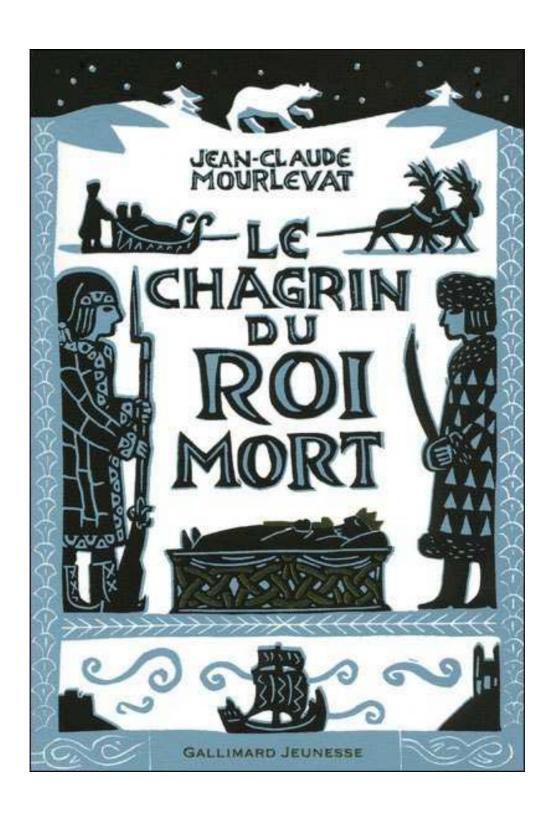
JEAN-CLAUDE MOURLEVAT



Jean-Claude MOURLEVAT Biographie

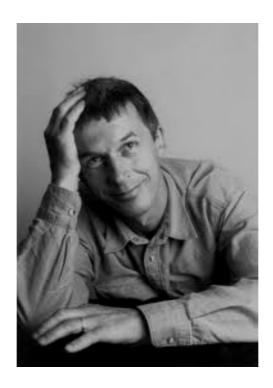
Jean-Claude Mourlevat est né en 1952 à Ambert en Auvergne. Il exercera le métier de professeur d'allemand en collège pendant cinq ans avant de devenir comédien de théâtre. Il est notamment l'auteur et l'interprète du clown muet nommé "Guedoulde", spectacle joué plus de 600 fois en France et à l'étranger. Il met en scène de nombreuses pièces de Brecht, Cocteau, Shakespeare.

Depuis 1997, il écrit et publie des ouvrages pour la jeunesse. Il écrit tout d'abord des contes, puis un premier roman *La Balafre*.



Jean-Claude Mourlevat réside près de Saint-Etienne, avec sa femme et ses deux enfants.

Il aime raconter des histoires extraordinaires qui éveillent l'imagination des enfants. Géants, loups et Petits Poucets peuplent ainsi ses ouvrages, pas nécessairement dans des situations habituelles...



En passant par le net, retrouver le site de Jean-Claude Mourlevat. http://www.jcmourlevat.com/

Je m'appelle Jean-Claude Mourlevat

et je suis né le 22 mars 1952 à <u>Ambert</u>, en Auvergne. Mon père était meunier. Il allait chercher le grain dans les fermes et il en faisait de la farine, qu'il livrait ensuite aux boulangers. Mais c'était aussi une ferme, chez nous. Nous avions des vaches, des cochons, des lapins, des poules. Ma mère "ne travaillait pas", c'est-à-dire qu'elle s'occupait de ses six enfants. Je suis le cinquième. Mon frère aîné, Alain, est né en 1946, Janie en 1947, Bernard en 1948, Claire en 1950 et Daniel en 1956.

Les trois aînés (appelés "les grands" pendant toute mon enfance) sont nés à la maison, dans le lieu-dit Le Moulin de la Cour près du village de Job. Si vous voulez en savoir plus sur ces années au Moulin de la Cour, vous pouvez lire Meunier tu dors..., (Éditions de la Montmarie), écrit par mon frère Alain. C'est une excellente chronique de notre vie familiale dans les années cinquante. Les trois enfants suivants, dont moi, sommes nés à la maternité d'Ambert, la petite ville voisine. Me voici dans les bras de ma mère. Elle s'appelle Marie-Jeanne, mais n'a jamais été appelée autrement que Marinette. La photo a été faite par le mari de sa voisine de chambre, à la maternité. Je suis le seul bébé de la famille ainsi photographié. J'ai l'air heureux, il me semble.





Nous voici tous les six, dans le pré, derrière chez nous. La photo a été faite par la cousine de mon père, Eugénie Mourlevat, qui représentait pour nous la ville et la culture. Elle était institutrice à Clermont-Ferrand et nous rendait parfois visite. Elle a créé le manuel scolaire Rémi et Colette. Les six frères et sœurs sont unis sur cette photo, et ils le sont toujours restés.

Nous posons devant le buffet dans la salle à manger. La dame âgée est ma grand-mère paternelle, Jeanne. Daniel n'était pas encore né. Je suis dans les bras de ma mère qui a le visage creusé. Mon père semble bien jeune pour avoir cinq enfants, et il ne sait pas que le sixième va bientôt arriver!





On me voit ici photographié entre mes deux sœurs, Janie à ma droite et Claire à ma gauche, dans la classe des filles de l'école communale de Job, où je suis allé jusqu'à ma dixième année. Je suppose qu'on m'a ajouté à elles afin que nous figurions tous les trois sur le même cliché.

Vers la fin des années soixante, mon père a fermé son moulin qui n'était plus viable à cause de l'arrivée dans notre région des Grands Moulins de Paris. Il s'est alors reconverti, avec beaucoup d'amertume, et notre Moulin de la Cour s'est peuplé de dizaines, puis de centaines de porcs grognant et hurlant. Je n'ai pas aimé ça.

Jean-Claude Mourlevat: «Je veux juste être mentalement dans mon histoire, être emporté et y croire.»

Par Nathalie Wyss Mis en ligne le 18 avril 2018 sur Ricochet

<u>Jean-Claude Mourlevat</u>, auteur incontournable de la littérature jeunesse, revient avec <u>Jefferson</u>, son nouveau roman paru aux éditions <u>Gallimard</u> <u>Jeunesse</u>. Un polar animalier qui ne manque pas de piquants! Rencontre.



Nathalie Wyss: D'où viennent vos idées? Votre propre enfance est-elle une source d'inspiration?

Jean-Claude Mourlevat: Grand mystère qui préside au choix du sujet du prochain roman. Il doit y avoir dans notre cerveau une course sous-marine et inconsciente entre les milliers d'histoires potentielles, un peu comme celle à laquelle se livrent les spermatozoïdes. Il y aura un seul vainqueur, mais il ne sera pas forcément le plus parfait. Bien sûr que mon enfance est déterminante. Je crois même qu'on ne va chercher que là ou presque.

Quelles sont les conditions idéales pour que vous écriviez?

Je dois être convaincu que mon projet est le bon. C'est tout. Quand c'est le cas, je le sens physiquement. J'ai le trac, mon estomac se noue. Je suis nerveux, impatient. Comme si j'allais entrer en scène. Pour le reste, je m'en fiche. Ecrire dans mon bureau, dans un train, dans ma cuisine, en hiver, en été, le soir ou le matin, sur l'ordi ou sur un cahier, cela ne joue aucun rôle, je m'en fiche. Je veux juste être mentalement dans mon histoire, être emporté et y croire.

Vous arrive-t-il de travailler sur plusieurs histoires en même temps?

Jamais. Impossible. Je suis possédé par une seule histoire, obsédé même, jusqu'au point final, et même au-delà puisque je mets toujours quelques mois à m'en remettre.

Un conseil pour ceux qui comme vous écrivent «à la lanterne», sans faire de plan au préalable?

Qu'ils se débrouillent! La seule question à se poser est: est-ce que ce que tu écris est intéressant? En as-tu la certitude? Est-ce que tu es amoureux de ton premier chapitre? Oui? Alors passe au second. Si non, qu'est-ce qui cloche?

L'absence de plan, de scénario nous donne une liberté absolue et c'est jubilatoire. Il faut accepter l'incertitude qui va avec! On ne peut pas avoir le beurre, etc. Je ne donne par principe aucun conseil. Lorsqu'il m'est arrivé de le faire, j'ai eu envie de contester moi-même le conseil, aussitôt formulé.

En plus de vos romans destinés aux enfants et aux adolescents, vous avez signé plusieurs titres pour les adultes, notamment *Mes amis devenus* ou encore *Et je danse, aussi* (avec <u>Anne-Laure Bondoux</u>). Le plaisir d'écrire pour la jeunesse est-il différent de celui d'écrire pour les adultes?

Je ne ressens aucune différence entre les deux dans le plaisir que cela me donne. Dans les deux cas, c'est un combat, une empoignade avec le texte, avec l'histoire, et le bonheur de trouver des solutions, d'avancer. Parfois il y a une sorte d'exaltation parce qu'on a conscience de bien y arriver. J'ai souvent eu cette sensation grisante en écrivant *Mes amis devenus*, mon dernier roman adulte, mais je l'ai eue tout autant en écrivant *Jefferson*, roman jeunesse.

Pouvez-vous nous raconter comment est né votre dernier roman, *Jefferson*, paru récemment aux éditions Gallimard Jeunesse?

Quand j'étais enfant, mon frère et moi nous racontions des histoires le soir, de lit à lit. Il commençait: «Ça serait un petit hérisson...» Je continuais: «... qui voudrait aller chez le coiffeur.» J'ai oublié la suite que nous avions trouvée à l'époque. Je l'ai réinventée, plus de cinquante ans plus tard! Je ne savais pas trop quelle forme cela prendrait jusqu'au jour où j'ai pensé: UN POLAR! Dès lors tout est allé vite. L'assassinat de monsieur Edgar, le coiffeur. La raison pour laquelle on l'a tué. L'enquête. Le roman a pris sa vitesse de croisière dès lors que j'ai eu l'idée du voyage organisé.



Dans ce livre, la plupart des personnages sont des animaux. Quel est votre personnage préféré? Et pourquoi?

J'aime Jefferson, timide mais audacieux, craintif mais courageux. Cette complexité. Beaucoup de mes héros (Tomek dans <u>La rivière à l'envers</u>, Aleks dans <u>Le chagrin du roi mort</u>, etc.), ont ce profil, sans doute pas si loin du mien lorsque j'étais ado. Mais j'aime aussi Gilbert qui me rappelle Lem (dans <u>La ballade de Cornebique</u>) par sa vitalité, son inconscience, sa générosité et sa drôlerie. Il est celui qui va de l'avant, qui a la force vitale.

C'est une enquête policière pleine d'humour que vous nous offrez là. Qu'est-ce qui vous a décidé à donner à cette histoire la forme d'un polar?

C'est peut-être justement parce que je n'avais encore jamais écrit de polar et que j'aime bien l'idée d'aller explorer des territoires littéraires nouveaux. Dans *Jefferson*, il y a un meurtre, une enquête, donc c'est un polar. Soit. De la même façon que <u>Terrienne</u> est un roman de science-fiction parce que c'est un sujet de science-fiction. D'accord. Mais en réalité je

JEAN-CLAUDE MCURLEVAT

Terrieur de Teni-Climbe Librilevat

Oblinand Jamesee

malmène les codes de ces deux genres (parce que je ne les maîtrise pas!).

Quant à l'humour, oui, il m'a paru indispensable d'y avoir largement recours. J'ai tout de même inventé le premier héros de polar qui se fait pipi dessus dès que ça barde. Et qui commande un cacao dans le bar jazzy à 2h du matin. Oui, j'ai bien ri en écrivant.

Jefferson est également un roman qui pointe du doigt les mauvais traitements subis par les animaux d'élevage et les terribles conditions d'abattage auxquels ils sont confrontés. La cause animale vous tient-elle personnellement à cœur? N'avez-vous pas peur d'éventuelles réactions négatives de la part de carnivores convaincus?

Les horreurs filmées dans les abattoirs par des femmes et des hommes intrépides, et que j'évoque dans le roman, me révulsent. Mais je suis plus révolté encore par les conditions d'élevage de certains animaux (poulets et cochons en particulier) parce que leur détresse dure plus longtemps. Ils sont soumis à une lente torture de leur naissance à leur mort, dans un univers concentrationnaire. Sans pouvoir se défendre. On abat chaque jour en France environ 1,7 million d'animaux terrestres pour les manger. Le saviez-vous? Les réactions négatives? Elles viendront. Je parlerai volontiers à ces «carnivores», sans l'espoir de les convaincre, mais avec celui de semer, pour commencer, quelques graines de doute. En tout cas je n'ai peur de rien.

Qui sont vos héros et héroïnes préférés dans la vie réelle? Et dans la fiction?



J'ai du mal avec cette notion de héros et d'héroïnes. Les gens exemplaires restent souvent anonymes. Un jour, ma fille pleurait en marchant dans la rue, à Lyon. Une femme est allée vers elle et l'a prise dans ses bras, l'a consolée. Cela a duré moins d'une minute et elle est repartie. Elles ont juste échangé leur prénom. Je ne sais pas si cela correspond à ce qu'on appelle un acte héroïque, sans doute pas, mais j'en ai été remué. J'ai écrit chez <u>Actes Sud junior</u>: *Sophie Scholl*. Voilà une héroïne. Dans la fiction, je ne sais pas. Rien ne me vient. Désolé.

Et pour finir, vos projets?

Après Jefferson, je suis dans l'incertitude absolue, comme chaque fois. Je me lancerai quand je ne supporterai plus de ne pas écrire, et ce moment approche.



Né en 1952, Jean-Claude Mourlevat a été professeur d'allemand, puis clown, et ensuite metteur en scène pour le théâtre, avant de débuter, en 1997, une carrière d'écrivain. Il s'est vite imposé comme l'un des grands auteurs de la littérature de jeunesse avec des romans comme *l'Enfant océan* (1999), *la Rivière à l'envers* (en deux parties, 2000 et 2001), *la Ballade de Cornebique* (2003), ou encore *le Combat d'hiver* (2006) et *Terrienne* (2013). Son dernier roman en date, *Jefferson*, est un drôle de polar qui a pour héros... un hérisson! L'affaire a piqué la curiosité d'Ali et de Lola, qui ont rencontré Jean-Claude Mourlevat, à l'occasion de la parution de son nouveau livre, pour lui poser quelques questions...

A lire dans le magazine : **Virgule** n° 161- avril 2018 - pages : 38-42

https://www.virgule-mag.com/numero-161/lapins-litterature/rencontre-jean-claude-mourlevat-le-plaisir-d-ecriture.45075.php#article_45075

« À 16 ans, je suis tombé amoureux de Sophie Scholl »

Par Dominique Petre Mis en ligne le 8 juin 2016 Ricochet

L'écrivain <u>Jean-Claude Mourlevat</u> a toujours eu des rapports privilégiés avec l'Allemagne ; il s'en est expliqué lors d'un récent passage à Francfort.

Invité par quatre écoles* et par l'Institut français, Jean-Claude Mourlevat a rencontré plus de 300 élèves en trois jours à Francfort-sur-le-Main. Passant du français à l'allemand sans difficulté et de classes de primaire au lycée avec la même souplesse, l'écrivain a parlé de son métier mais aussi de son amour pour l'Allemagne. « Si je devais un jour quitter la France pour aller vivre à l'étranger, c'est ici que je viendrais », a-t-il ainsi explique. Avant d'ajouter en souriant : « le reste de ma famille ne serait probablement pas d'accord ». Professeur d'allemand de formation, il a été « un enseignant heureux » et garde notamment d'excellents souvenirs de voyages scolaires à Berlin. Même s'il a quitté l'enseignement – d'abord pour le théâtre, avant de se consacrer à l'écriture –, Jean-Claude Mourlevat continue de dresser des passerelles entre les deux cultures, entre autres par ses traductions de quelques incontournables de la littérature de jeunesse allemande.

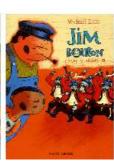


Des traductions de chefs-d'œuvre

C'est à lui que l'on doit les versions françaises des histoires de *Jim Knopf* de <u>Michael Ende</u>: <u>Jim Bouton et Lucas : le chauffeur de locomotive</u> et <u>Jim Bouton et les terribles 13</u> (Bayard Jeunesse, 2004 et 2005). Jean-Claude Mourlevat a découvert ces chefs-d'œuvre pleins de fantaisie grâce à un ami allemand. Quand il se rend compte que ces histoires « qui rendent heureux » sont traduites dans de nombreux pays mais pas encore en France, il se démène – avec succès – pour convaincre un éditeur de se lancer. Jean-Claude Mourlevat est également le traducteur du récit initiatique <u>Krabat</u> d'<u>Otfried Preußler</u>, grand classique de la littérature jeunesse allemande. Comme de nombreux lecteurs, Jean-Claude Mourlevat s'est laissé envoûter par cette histoire fantastique, romantique et assez noire ; « en plus, l'intrigue se déroule dans un moulin, or il se trouve que mon papa était meunier ». L'écrivain adore traduire, de préférence de l'allemand et des classiques. « Traduire est très reposant par rapport à l'écriture », explique-t-il. « Tout est là. On n'a rien à inventer. Cela n'empêche pas de dormir. »

Quand Gallimard lui demande une nouvelle mais fidèle traduction de <u>Hänsel et Gretel</u> des frères Grimm, Jean-Claude Mourlevat décide ainsi de se baser sur une version de 1819 qui lui paraît « parfaite ». Sa version, sortie en 2009 et illustrée par <u>Lorenzo Mattotti</u>, est un album aussi remarquable que remarqué qui fait partie des titres recommandés par le ministère de l'éducation nationale français.







Ému par le courage de Sophie Scholl

De la traduction d'œuvres allemandes à l'écriture d'un roman historique qui se déroule en Allemagne, il n'y a qu'un pas... que Jean-Claude Mourlevat hésite d'abord à franchir. Pour rappel, un groupe d'étudiants allemands fonde au début des années 1940 un mouvement de résistance au nazisme qu'ils appellent « La rose blanche ». Sophie Scholl et son frère Hans en font partie ; ils sont tous les deux arrêtés et exécutés après avoir lancé des tracts de



protestation dans la cour de l'Université de Munich. « À l'école, mon professeur d'allemand nous avait fait lire un extrait du livre écrit par Inge Scholl, la sœur de Sophie, intitulé *Die weiße Rose*. Dans ce passage, Sophie se trouve dans le train entre Munich et Stuttgart avec une valise pleine de tracts antinazis. J'avais à peu près son âge quand j'ai lu ce texte, j'ai trouvé son courage impressionnant et j'ai été ému. » Dans une autre classe, Jean-Claude Mourlevat n'hésite pas à affirmer qu'à 16 ans, il est « tombé amoureux » de Sophie Scholl.

Des années plus tard, lorsque l'éditeur Actes Sud junior l'invite à rédiger un texte pour la collection « Ceux qui ont dit non », Jean-Claude Mourlevat refuse. Il n'écrit que de la fiction : « ce que j'aime éperdument, c'est inventer des histoires ». Mais imprudemment, il

ajoute que s'il devait écrire une biographie historique, il la consacrerait à Sophie Scholl. Apprenant cela, l'éditeur insiste : *Sophie Scholl, non à la lâcheté* est finalement publié en 2014. Ce poignant récit qui raconte l'histoire, mais surtout les derniers jours, de la jeune Allemande remporte en 2013 le prix Historia du livre jeunesse.

Sophie Scholl est le premier titre que Jean-Claude Mourlevat consacre à une personne ayant réellement existé, parce que son destin et son caractère l'ont profondément marqué. « Heureusement qu'à l'époque il n'y avait ni mail, ni Facebook ni WhatsApp », raconte-t-il à des élèves qui ont pour la plupart un smartphone en poche. « J'ai pu lire les lettres de Sophie et celles de son frère, c'est très impressionnant. » Le livre de l'écrivain français a même été traduit en allemand par l'éditeur Anaconda (Sophie Scholl, nein zur Feigheit, 2014).

En épilogue et comme le veut le destin, Jean-Claude Mourlevat, au détour de ses pérégrinations francfortoises – il se déplace à pied chaque fois que c'est possible –, tomba par hasard sur la rue des Geschwister Scholl, à deux pas du Lycée français...

Il adore raconter des histoires

Dans les classes, l'ancien pédagogue sait choisir le ton juste. Il répond aux questions, il lit des extraits de ses livres ou les narre, et l'on sent qu'il fait ce qu'il adore : raconter des histoires.

C'est son petit frère, qui en réclamait

À une chaque soir pour s'endormir, qui lui aurait permis de devenir un « raconteur » professionnel. Aux élèves, il explique aussi que certains de ses livres se vendent très bien comme <u>L'Enfant océan</u> (Pocket jeunesse) qui va atteindre le million d'exemplaires vendus et que d'autres ont moins de succès tel <u>A comme voleur</u> (Pocket jeunesse).

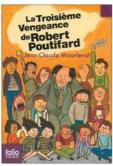


A la question de savoir lequel de ses titres il préfère, Jean-Claude Mourlevat avoue avoir un faible pour <u>La ballade de Cornebique</u> (Gallimard jeunesse) parce qu'il est plein de vie : « Ce livre devrait être remboursé par la sécurité sociale », explique-t-il en souriant. Autre livre humoristique, La troisième revanche de Robert Poutifard (Gallimard

jeunesse) qui va probablement être adapté en film.

Une histoire prédestinée pour des rencontres avec des groupes scolaires : Robert Poutifard est un instituteur à la retraite qui décide de se venger de ses trois pires élèves, entre-temps devenus adultes. Jean-Claude Mourlevat a écrit cette histoire pour ses propres enfants, grands amateurs de Roald Dahl : « il me fallait donc être à la fois cruel et drôle ». À Francfort, une classe (maîtresse comprise) a adoré le récit... sauf la fin. « Cela tombe bien, rétorque l'auteur, je suis en train de la réécrire pour le scénario du film. » En parlant de cinéma : <u>Le combat d'hiver</u> (Gallimard jeunesse), roman qui a gagné le prix Sorcières en 2008, est en train d'être mis en images.







Il faut se creuser la tête pour avoir des idées

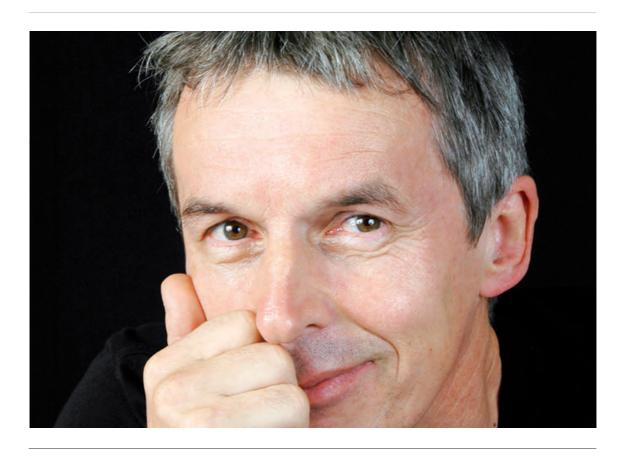
Quand on lui demande d'où lui viennent ses idées, Jean-Claude Mourlevat cite Picasso qui aurait dit : « Si l'inspiration vient me voir, il faut qu'elle me trouve au travail.» « Il n'y a pas de secret, explique l'écrivain aux élèves, pour avoir des idées, je dois me creuser la tête. » Il affirme ainsi n'avoir « ni plan, ni scénario » : « écrire un livre, c'est répondre 10 000 fois à la même question : et maintenant ? ». Convaincu que « les histoires que l'on écrit disent qui nous sommes », Jean-Claude Mourlevat avoue être malheureux entre deux romans, quand il n'écrit pas. C'est cette passion l'écriture qu'il arrive à si bien transmettre à ses jeunes lecteurs francfortois, germanophones et francophones. Personne ne met en doute sa parole quand il annonce : « être publié à 40 ans a bouleversé mon existence, c'est comme si j'avais marché à côté de ma vie jusque-là ».

*L'Ecole européenne de Francfort, la Bettina-Schule, la Carl-Schurz-Schule et le Lycée français V. Hugo

Photos: Dominique Petre

Jean-Claude Mourlevat une œuvre multiforme et pourtant si singulière

PAR NICOLE CALLON-WELLS



Nicole Callon-Wells Professeur de Lettres honoraire à l'IUFM de Créteil. epuis 1997, l'œuvre de Jean-Claude Mourlevat s'est installée dans le temps, et chaque année ou presque un nouveau roman crée la surprise. L'auteur n'est jamais là où on l'attendait : du conte presque picaresque de L'Enfant-Océan au dernier recueil de nouvelles Silhouette publié en 2013 ; des romans de contes et légendes de La Rivière à l'envers et de Hannah aux trois récits remplis d'humour et de dérision de La Ballade de Cornebique, de La Troisième vengeance de Robert Poutifard, et de La Prodigieuse Aventure de Tillmann Ostergrimm ; des trois sagas qui traversent le temps et l'espace : Le Combat d'hiver, Le Chagrin du roi mort et Terrienne, au récit qui célèbre la résistante allemande Sophie Scholl : « non à la lâcheté », publié également en 2013.



UN UNIVERS À LA FOIS FAMILIER ET DÉROUTANT

L'œuvre romanesque de Jean-Claude Mourlevat se déploie dans un espace fictionnel où alternent les références citadines et campagnardes: dans La Balafre, une famille se retrouve à la campagne « un hameau curieusement nommé La Goupil... »¹; le héros de A comme Voleur, quant à lui traîne l'été « sur le front de mer, sur la plage de galets, dans les terrains vagues »², tout en rêvant du Brésil. Les déplacements des personnages semblent aimantés par les points cardinaux: dans L'Enfant Océan, Yann fixe un cap à ses frères: « Là-bas, c'est l'Ouest. Le ciel est plus grand qu'ici, et puis il y a l'Océan. »³

D'un roman à l'autre défilent les grands espaces blancs de l'Europe en hiver, ceux du désert brûlant, la froideur métallique des grandes cités urbaines. Ailleurs des territoires clairement identifiés accentuent l'effet d'appartenance à la réalité. Le périple des frères dans L'Enfant Océan commence à la ferme familiale, passe par Périgueux en alternant marche et auto-stop, puis se poursuit en train jusqu'à Bordeaux, avant de se terminer au bord de l'océan. Mais c'est sans doute Terrienne, dont l'action se situe dans la région stéphanoise, qui pousse le plus loin le souci du vraisemblable. Étienne Virgil, intrigué par le mystère qui entoure Anne, prise en auto-stop sur la route de Montbrison, cherche en vain sur «la carte IGN numéro 50», la localisation du lieu-dit Campagne.

Le cadre temporel est tout aussi vaste. Les récits balaient le temps. Dans *Le Chagrin du roi mort* on fait la guerre à cheval, l'écrivain de *Terrienne* se dit « qu'il aurait dû la changer depuis longtemps, cette brave 405 grise! »⁴, et les héros de *Combat d'hiver* arpentent les chemins des grandes résistances du xxe siècle. Souvent simplement chronologique, le cadre temporel note l'accélération du temps, son étirement, balise soigneusement les retours en arrière: la vie solitaire d'Arthur dans *Acomme Voleur*, abandonné dans l'appartement familial à la mi-juin, est inscrite dans un calendrier estival, son voyage au Brésil a lieu en septembre et son renoncement à revenir en France à l'entrée de l'hiver. Et dans *Le Combat d'hiver*, Milos résume ainsi la situation politique de son pays: «Ils ont pris le pouvoir par la force il y a un peu plus de quinze ans. Ça s'appelle un coup d'État. Ils ont arrêté et assassiné tous ceux qui ont osé résister... Tous ces gens-là, je veux dire nos parents sont morts! Il ne reste plus rien d'eux... sauf nous. »⁵



la bibliographie complète de Jean-Claude Mourlevat http://lajoieparleslivres.bnf.fr 120



Installés dans ce cadre réaliste, les récits évoquent des événements inspirés de notre quotidien. Car beaucoup mettent en scène des relations conflictuelles, liées d'une façon plus ou moins directe à l'enfance : le héros adolescent de «Case Départ» (Silhouette), par exemple, fuit ses parents : «Il n'a pas pu leur dire la vérité : qu'il ne les supportait plus depuis quelques mois...» À l'inverse, la relation apaisée d'une adolescente avec son grand-père dans Terrienne s'appuie sur un «lien inconditionnel et définitif : je t'aimerai toujours, quoique tu fasses. Je serai toujours de ton côté. » Même les personnages adultes traînent leur enfance comme un boulet et lui laissent parfois dicter leur vie : le héros de «Pardon» (Silhouette) abat froidement, méticuleusement les trois hommes qui l'avaient humilié autrefois : «Comment cet homme qui est intelligent, bien plus intelligent que moi, a-t-il pu penser une seconde qu'on pouvait pardonner çà?» §

Si les remises en question de l'adolescence sont largement évoquées, celles du vieillissement le sont également. Dans *Terrienne*, Étienne Virgil, 71 ans, est préoccupé à ce point par ses difficultés nouvelles à écrire qu'il en parle sans même le vouloir: «Il connaissait cette jeune fille depuis moins de quatre minutes et il venait de lui en dire plus qu'à l'éditeur avec lequel il travaillait depuis quarante ans...»

Dans un monde où l'argent apparaît comme un instrument de domination, le roman L'Enfant Océan stigmatise l'individualisme et le racisme de Faivre, le propriétaire de la villa dans laquelle se sont réfugiés Yann et ses frères. S'il peut froidement bloquer toutes les issues en coupant l'électricité, c'est qu'il n'a qu'une seule préoccupation, préserver ses biens. Et dans ce type de société dure aux pauvres, on rencontre des héros adolescents, abandonnés, orphelins, livrés à eux-mêmes, qui, face à une situation exceptionnelle, trouvent des solutions exceptionnelles, tel cet adolescent à l'abandon, dans A comme Voleur, qui s'installe dans la «débrouille» des laissés-pour-compte – «Arthur prit ainsi ses repas au Mammouth tous les jours qui suivirent» 10 – tout en développant un amour platonique pour la caissière du supermarché.

DERRIÈRE CETTE BANALITÉ, UNE PROFONDEUR INSOUPÇONNÉE

Elle surgit fréquemment du recours à l'intertextualité. Chaque roman devient ainsi une «chambre des échos». Les allusions aux contes, à la mythologie, à des œuvres fondatrices, donnent le sentiment d'un monde foisonnant, à l'épaisseur mystérieuse.

La référence directe aux contes vient ébranler le cours des récits et y ouvrir des abîmes. Ainsi la citation de «Barbe-Bleue» mise en exergue de la première partie du roman Terrienne jette dès le départ une ombre inquiétante sur le mariage de Gabrielle et de Jens: «Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait pas ce que ces femmes étaient devenues». La menace se précise avec celle qui ouvre la seconde partie: «Pour cette petite clé-ci, c'est la clé du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas: ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »¹¹

D'autant que répondent à ces mots du conte, les recommandations adressées par son geôlier à Gabrielle : «Tu peux aller à ta guise dans toutes ces pièces. Mais pas dans celle-ci. Il l'a répété : Ne va pas dans celle-ci, tu n'as rien à y faire. » L'interdiction, comme dans le conte, n'empêche pas, pour autant, l'acte de rébellion de Gabrielle : «Elle y va. C'est une pièce blanche et vide, comme les autres, mais il y a un bureau contre le mur, et un ordinateur dessus. Pas de clavier. Aucun bouton. Juste l'écran »¹², l'écran qui permet d'entrer en communication avec la Terre. «Anne, ma sœur Anne... », Anne, que son prénom destine à avoir des prémonitions et à voler au secours de sa sœur, fait état à son tour de son inquiétude : «Quand on s'appelle Anne, on connaît "La Barbe bleue", on en sait toutes les phrases et surtout la première : "Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la Ville et à la Campagne...". Ma mère m'avait lu, relu ce conte quand j'étais enfant, et ce joli mot de "Campagne", soudain lourd de menaces, me faisait frissonner. »¹³

La référence aux mythes évoquant un temps cyclique fait du roman de science-fiction *Terrienne*, également un hymne à l'amour et à la tendresse. En exhibant le scarabée vert au creux de sa paume, Anne affirme sa confiance dans la vie qui n'est qu'un éternel recommencement : «On en trouve sur le sarcophage de Toutankhamon... Ils sont le symbole de l'éternel retour... Oui, du soleil qui revient, qui échappe aux ombres de la nuit, chaque matin et qui remonte dans le ciel. »¹⁴

L'inscription qui ouvre la dernière partie du roman confirme cette idée que l'amour peut vaincre la mort, y compris dans le monde des Enfers : «ESTRELLAS. Orphée se rendit aux Enfers pour ramener sa fiancée Eurydice du royaume des Morts. Mythologie grecque. »¹⁵ C'est ce même mythe d'Orphée qui accompagne la jeune fille lorsqu'elle tente de traverser le désert de cendres avec sa sœur droguée par ses geôliers : «Je pense à Orphée, revenant des Enfers et qui ne doit pas se retourner sur Eurydice, ne pas la regarder, sous peine de la perdre. Il se retourne et il la perd. Moi, je devais parler et parler encore pour tenir Gabrielle en vie. Je me tais et elle va mourir. »¹⁶

Les œuvres communiquent ainsi dans une sorte d'intemporalité comme si le temps ne s'écoulait pas, mais se répétait en se métamorphosant.

DES REGISTRES QUI DÉJOUENT LA CONTRAINTE DE LA VRAISEMBLANCE

Le recours à des genres aussi différents que le fantastique, le mythologique, le merveilleux ou la science-fiction qui n'obéissent pas à la règle de la vraisemblance et à ses composantes psychologiques permet de libérer les forces qui grondent sous la banalité du quotidien.

Le fantastique autorise l'irruption du surnaturel dans le cadre réaliste du récit. Olivier, dans *La Balafre*, constate: «J'avais poussé par hasard une porte interdite à laquelle il ne fallait pas toucher, au-delà de laquelle tout vacille.»

C'est précisément ce vacillement de la réalité que Tillmann expérimente aussi dans *La Prodigieuse aventure de Tillmann Ostergrimm*: «... Quand tout le monde fut à une distance respectable de lui, Tillmann Ostergrimm s'avisa de l'incroyable réalité: ... il flottait à plus de deux mètre du sol. Il ne s'appuyait à rien du tout... Il resta ainsi en suspension, encore plus ahuri que ceux qui





122



le regardaient. »¹⁸ L'apparition du fantastique obéit en fait à une logique du rêve. Aleks prévient dans *Le Chagrin du roi mort*: «C'était un rêve bien sûr, un simple rêve, puisque les morts ne bougent pas, c'est connu». Il poursuit néanmoins: «Alors que le roi Holund, qui était bien mort pourtant, venait d'ouvrir ses yeux bleus comme de la glace... il se redressa lentement et s'assit sur le bord du lit de pierre... »¹⁹ L'événement fantastique lui-même n'est pas perçu par tous les personnages. Il s'adresse seulement à ceux qui acceptent d'oublier le monde rationnel: «Le roi assis sur le bord du lit était comme un double qui serait sorti de l'autre, une sorte de fantôme chagrin que seul Aleks pouvait voir. »²⁰ Ce qui n'était au départ qu'une célébration officielle, se transforme ainsi en un rendez-vous entre les vivants et les morts. L'avenir s'entrouvre et révèle la sauvagerie qui accompagne le pouvoir.

Le merveilleux se caractérise également par l'irruption du surnaturel dans le récit. Mais, à la différence du fantastique, sa logique magique n'est jamais remise en cause. Dans La Rivière à l'envers, Hannah, Le Chagrin du roi mort, des phénomènes insolites se produisent, des personnages de contes surgissent aux côtés de personnages humains sans que cela surprenne. Il est admis qu'une rivière puisse couler à l'envers, qu'un oiseau puisse être une princesse, et qu'une sorcière modifie la vie des héros par ses interventions. Dans ce contexte, Hannah n'hésite pas longtemps à entrer dans une sorte de parenthèse temporelle, résiliable à tout moment: «Tu vas juste savoir ce qui arriverait si tu nous suivais. Dès que tu le souhaiteras, dans une minute ou dans dix ans, cela prendra fin et tu seras de nouveau toute seule en haut de ta dune. »²¹ Mais de cette pause magique, «toute pleine encore du tumulte» d'une autre vie, «celle vécue en quelques secondes» sur une petite dune, elle ressort transformée ayant «appris que la vie dure une seconde, et qu'une seconde contient l'éternité. »²²

Le mythologique qui mêle les mondes humains et divins, engendre des monstres aux caractéristiques inquiétantes.

Dans Le Combat d'hiver le monde mythologique s'installe au cœur du récit et en modifie la portée. Il transforme un roman d'apprentissage, à coloration historico-politique, en une fresque épique qui ouvre une réflexion sur les frontières indécises de l'humain. Deux camps s'affrontent. Après avoir exterminé leurs opposants, quinze ans plus tôt, les nouveaux maîtres du pays, ceux de la Phalange, ont installé une dictature policière qui courbe la tête de tout un peuple. La résistance s'organise. Elle accueille à bras ouverts les enfants des opposants massacrés. Mais cette première scène se double d'une autre, qui fait basculer la guerre dans la légende. La Phalange s'est assuré les services d'un peuple monstrueux, les hommes-chiens. Ceux-ci présentent «cette voussure particulière des épaules et cet arrondi de la nuque» qui les font ressembler à des hommes bossus, avec des bras «trop courts et trop raides, comme atrophiés. »²³ Des hommes, ils ont les vêtements et une ébauche de langage. Des chiens, ils ont la fidélité à un maître, la capacité de comprendre un nombre limité de consignes, et une animalité toujours prête à ressurgir. À ce peuple, la Phalange confie toutes ses basses besognes, et sa sauvagerie rend visible celle du parti au pouvoir.

Le camp des résistants, lui, a choisi le peuple des hommes-chevaux. «Ils ont en commun d'être courageux, durs au mal et costauds comme des buffles. »²⁴ Colosses dotés d'une force surhumaine, ces personnages semblent dater des origines du monde, mais d'un monde moral car «si les hommes-chevaux ont besoin d'un maître, ils aiment bien choisir ce maître. Et si naïfs qu'ils soient, ils ne choisissent pas n'importe lequel. Ils savent où se trouvent le Bien et le Mal. »²⁵ Si bien que lorsque le combat final est engagé, et que le heurt a lieu avec l'armée, on assiste à un choc de Titans: «Leurs faces graves, les plis sombres de leurs vêtements évoquaient des statues de pierre sur lesquelles on aurait soufflé la vie et qui se seraient mises en marche pour former une armée invincible. »²⁶

Le registre de la science-fiction interroge aussi les frontières de l'humain.

Terrienne se déroule dans deux espaces reliés par une petite route de campagne qui apparaît et disparaît du paysage en fonction de qui la regarde. D'un côté la Terre dans les environs de Saint-Étienne où habitent Anne Collodi et sa famille ainsi que l'écrivain Étienne Virgil; de l'autre, l'autre monde «il n'a pas de nom», où a été enlevée la sœur d'Anne. Ainsi on passe de la campagne à une ville futuriste, avec ses moyens de transport parfaitement silencieux et automatisés: «Des voitures ovales et des bus flottaient au-dessus des avenues et des échangeurs, sans jamais s'arrêter. »²⁷ La communication avec la Terre est clandestine. C'est par le canal de la radio, détournée de son usage, qu'Anne a eu des nouvelles de sa sœur : «J'écoutais NRJ, un après-midi... et le son s'est détérioré... Il y a eu un crachotement puis un souffle, une sorte de brise montée du fond de l'univers, et la voix de Gabrielle... cette voix a émergé, lointaine, fragile, à peine audible : Anne... Anne... c'est moi... c'est Gabrielle... viens... Campagne... route de Montbrison... Campagne... Au secours!... Au secours... cheval... »²⁸ C'est par le même canal que la jeune fille appelle Étienne Virgil à son aide.

Les habitants de l'autre monde offrent une version désincarnée de l'humanité: «Les gens d'ici ne respirent pas…Leur poitrine est plate, presque creuse.» ²⁹ Leur voix paraît métallique ainsi que, d'une certaine manière, leur rire: «une sorte de cliquetis joyeux tout à fait inattendu.» ³⁰ Les corps dont les fonctions vitales sont réduites à la plus simple expression apparaissent sans épaisseur.

Ils sont sous l'emprise d'une société tentaculaire qui détruit systématiquement toute liberté. La naissance est scientifiquement organisée et programmée « par les logiciels du gouvernement, puis initiée dans les éprouvettes d'un laboratoire de Lorfalen à partir de deux gamètes choisis avec soin afin d'assurer à l'enfant à naître un programme génétique de qualité. » L'acque citoyen « possède un identifiant permanent, une micropastille inaliénable, avec un code unique » L'atribué à la naissance, en même temps que le nom. Il est ainsi localisable à tout moment. Son enfermement ne finit qu'avec la mort. Mais cette société qui a peur de l'animalité est en même temps fascinée par elle et ses dirigeants sont attirés par les terriennes. « Ils disent qu'elles ont quelque chose que celles d'ici n'ont pas, quelque chose de sauvage, de... comment dire? oui c'est ça, d'animal. » Et ils organisent leur traque avec l'appui des chasseurs : «Les chasseurs... ils sont d'ici et pourtant ils respirent...

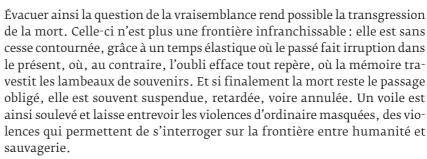


124 RLPE 271

oui, ils respirent, mais ils sont aussi capables de ne pas respirer s'ils le veulent. Ils sont d'ici et de là-bas. Ce sont des hybrides. Ils possèdent les deux natures...Ils sont... ils sont les enfants d'un homme d'ici et... d'une femme de là-bas... d'une de ces femmes capturées. »³⁴

Pour ceux qui sortent du rang, la punition est brutale, expéditive, c'est l'élimination. Pour les autres la mort elle-même est organisée pour être cliniquement propre. Les gens meurent d'ennui et s'effondrent un jour. Un service de ramassage les collecte alors et les dirige vers Estrellas, la ville de la mort.

LA QUESTION DE LA MORT AU CENTRE DE L'UNIVERS ROMANESQUE DE J.-C. MOURLEVAT



Pratiquement tous les romans, de manière plus ou moins directe, mettent en scène la mort, qui, esquivée de justesse la plupart du temps, fait basculer l'histoire dans une autre dimension. C'est pour éviter la mort de ses frères que Yann se décide à reprendre contact avec ses parents et poursuit, seul, sa route vers l'Ouest. La quête de la rivière dont l'eau guérit de la mort exige de Tomek et d'Hannah qu'ils mettent leur vie en danger à plusieurs reprises. C'est en affrontant la mort que Brisco et Aleks, chacun de leur côté, découvrent la nature exacte de leurs attachements. Le prix à payer pour le retour de Gabrielle parmi les siens est la mort d'Étienne Virgil, celui pour la victoire des résistants dans Le Combat d'hiver, la mort de Milos.

Toucher au tabou de la mort libère des forces ordinairement contenues, dont beaucoup sont du côté du Mal. Le monde intérieur s'ouvre et laisse surgir un espace parcouru de tensions antinomiques, d'énergies puissantes et opposées. Le Bien et le Mal se livrent un combat sans merci, à ciel ouvert, de plus en plus souligné dans les dernières œuvres. L'espace se transforme en champ clos où s'affrontent des adversaires, jusqu'à la victoire ou la défaite finale. C'est l'espace de l'enfance ou de l'adolescence qui n'a rien du «vert paradis» évoqué par Baudelaire. Le Bien et le Mal adossés l'un à l'autre, sans jugement moral pour temporiser, violence contre tendresse, abandon contre amitié, enfance contre âge adulte. Il reste à suivre la sagesse de Tomek qui refuse de boire l'eau de la rivière Qjar et choisit de mourir un jour pour apprécier à sa juste valeur le cadeau de la vie.

DES PERSONNAGES INTENSÉMENT VIVANTS DES ADULTES TRÈS PRÉSENTS

Le lecteur qui ouvre un roman de Jean-Claude Mourlevat découvre une foule mêlée, d'enfants, d'adultes et d'adolescents. Une partie des héros adultes, la plupart du temps confinés dans des rôles secondaires, dénués de sens moral, se révèlent dangereux pour les jeunes protagonistes. Dans Je voudrais rentrer à la maison, récit autobiographique, des fantoches détiennent une autorité qu'ils n'assument pas vraiment. Cela n'empêche pas la majorité d'entre eux de châtier avec brutalité les manquements des élèves. Le «Patron» de l'établissement distribue les gifles, le surveillant général tord les oreilles en guise de punition.

Mais, d'une manière générale, les personnages adultes sont plutôt remplis de bonne volonté à l'égard des enfants, même si celle-ci s'avère maladroite. Dans *La Balafre*, Olivier a des parents attentifs et aimants qui mettent sur le compte du déménagement les hallucinations de leur fils, et ne comprennent rien au drame qui se joue: «J'ai failli éclater en sanglots. J'aurais dû. Et puis j'aurais tout raconté. Tout. Et, cette fois, ils auraient compris que je disais vrai. Qu'il fallait être avec moi. Ne pas me laisser tout seul avec... cette chose. »³⁵

Pourtant, certains personnages assument une paternité bienveillante en raison de leur grand âge, de leur sagesse. Icham, le vieil écrivain public de *La Rivière à l'envers*, sert de grand-père à Tomek. Il commente avec indulgence son rêve de découvrir la rivière Qjar et en même temps l'avertit: «Je sais que les hommes la cherchent depuis des milliers d'années et que personne, je te dis bien personne, n'est jamais revenu avec la moindre goutte de cette fameuse eau. »³⁶

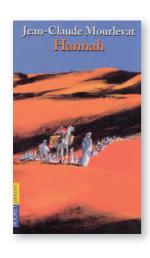
Il y a surtout ceux qui apparaissent comme de pures figures de compassion et qui se penchent sur une souffrance qu'ils ne sauraient guérir. C'est le cas des «consoleuses» dans *Le Combat d'hiver*. Mères universelles, elles accueillent la misère des élèves, les enveloppent de leur tendresse, opèrent une sorte de transfusion d'amour qui permet à Helen, Milena ou Catharina de repartir avec courage vers leur internat-prison. Sans jamais juger, elles accompagnent la fuite de leurs protégées et leur donnent les moyens de réussir leur évasion : «J'aimais tellement consoler, tu sais... Oh oui, j'aimais ça par-dessus tout! Je crois que je ne sais rien faire d'autre, à part la cuisine... Oh, ma toute belle, qu'est-ce que je vais devenir?»³⁷

DES ENFANTS, DANS LES RÔLES PRINCIPAUX, ET TOUTE UNE JEUNESSE DERRIÈRE EUX

Devant cette présence affirmée des adultes, les personnages d'enfants ou d'adolescents apparaissent singulièrement peu nombreux dans les rôles principaux : un narrateur dans Je voudrais rentrer à la maison, un seul héros dans La Balafre, La Prodigieuse aventure de Tillmann Ostergrimm. On pourrait dire la même chose des orphelins qui sont au centre de La Rivière à l'envers et de Hannah, si ce n'est que chacun se trouve un compagnon en la personne de l'autre. Ils sont deux frères dans Le Chaqrin du roi mort, deux sœurs dans Terrienne, quatre, c'est-



126



à-dire deux couples, dans Le Combat d'hiver. L'exception serait L'Enfant Océan, où Yann partage la fonction de narrateur avec de multiples personnages.

En fait, les apparences sont trompeuses, car ces héros traînent à leur suite une foule d'anonymes d'où émergent de nombreuses figures adolescentes. Au fil des chapitres, le narrateur de *Jevoudrais rentrer à la maison*, interne pour la première fois en sixième, fait se lever l'ombre de ses condisciples: Bœuf qui «a le don de régurgiter à sa guise les aliments »³8 et fait payer le spectacle, «la fille B., qui est en terminale » et qui «sur le petit mur de pierre, là-bas... lève les genoux quand tu passes et tu vois tout. »³9 Il y a aussi, parmi bien d'autres, les élèves de terminale, les frères du collégien que leur mère regarde partir pour le car du lundi matin, pareils «à une cordée d'alpinistes », les autres enfants qui montent au village, tandis que l'ombre tutélaire de Robinson Crusoé murmure à l'oreille du narrateur: «de quelque côté que je tournasse les yeux, ce n'était que consternation. »⁴⁰

Pas de foule adolescente dans La Rivière à l'envers ni dans Hannah. Tomek rencontre néanmoins dans le village des parfumeurs un enfant, qui le sort de son sommeil en lisant de «tout son cœur», une jeune fille, Pepigom, qui «sentait bon la verveine fraîche et comme tous ceux du village... rayonnait de rondeur et de gentillesse. »⁴¹ Dans le roman Hannah, l'héroïne collectionne les rencontres insolites: Grégoire, un adolescent de seize ans, à la «tignasse rousse tout ébouriffée», ou cet autre garçon qui l'invite à rejoindre la caravane qui passe devant elle, dans le désert : «Moi, je m'appelle Lalik. Veux-tu venir avec nous?» 42 Vivant une sorte de rêve éveillé, Hannah évoque même ses enfants imaginaires: Chaan, Aïda, ses petits-enfants, ainsi que les trois enfants de Tasmira-duofinil, Justofil-antourtiface, Vérida-lucidémone-Colino-tramonostir. Plus tard, la princesse Alizée, fille du roi Nestor, «un petit royaume où tous les gens étaient affreusement laids » se révèle sa parfaite sosie : «...la jeune fille qui venait droit vers nous dans une robe sale, cette jeune fille, Tomek... c'était moi! Comment le dire autrement? Elle ne me ressemblait pas: c'était moi. »43

LEUR COURAGE INDISSOCIABLE DE LEUR FRAGILITÉ

Une fragilité qui tient, pour la plupart d'entre eux, à leur statut d'orphelins: c'est le cas des héros de *La Rivière à l'envers*, de *Hannah*, de Brisco dans *Le Chagrin du roi mort*, des internes Helen et Milena, Milos et Bartolomeo. Les autres connaissent une autre forme d'abandon qui fait d'eux, momentanément, des orphelins. C'est l'internat pour le narrateur de *Je voudrais rentrer à la maison* qui se plaint: «... je m'ennuie beaucoup, je suis comme la pierre au milieu du chemin, comme l'oiseau tombé du nid, je voudrais rentrer à la maison.»⁴⁴

Cette fragilité tient surtout à la sensibilité extrême des personnages. Ils réagissent intensément à la rupture des liens, ressentent la solitude comme un enfermement. Le héros de *Je voudrais rentrer à la maison* se vit comme un naufragé, sous la seule protection de Robinson Crusoé à qui il s'identifie. Il découvre surtout qu'il n'a pas le tempérament d'un rebelle. Après une gifle du proviseur, il constate: «La honte me submerge. On m'a frappé et je me suis laissé faire.» ⁴⁵ Cette honte correspond plus généralement à la découverte de sa faiblesse: «je parle bien avec mes yeux, mais de ma bouche il ne sort

plus rien. Et mes doigts font des fautes d'orthographe que je ne faisais pas avant ; je suis dernier en dictée et même en composition française. J'étais premier avant... J'ai honte... si tu savais... (il baisse la tête et pleure doucement). »⁴⁶

Cette faiblesse originelle est partagée par tous les autres héros des romans et se manifeste à la fois par une vague de tristesse qui les submergent et l'envie de pleurer : «Helen patienta encore une dizaine de minutes avant de prendre sa décision. Elle avait compté sur la lumière pour dissiper cette douleur qui logeait dans sa poitrine depuis le matin et remontait maintenant dans sa gorge, une boule oppressante dont elle connaissait bien le nom : tristesse .»⁴⁷

Pourtant, en dépit de cette fragilité constitutive, ces jeunes héros affrontent la souffrance, le danger, la violence sans rien esquiver. Leur courage les porte à faire face instantanément. Par un renversement total, la faiblesse honteuse du jeune interne de *Je voudrais rentrer à la maison* devient courage radical. Lorsque Yann, dans *L'Enfant Océan* découvre que ses parents veulent tuer les chatons qu'il a vu naître, il s'enflamme: «la rage m'est venue au cœur. Elle s'est coulée dans mon corps tout entier, dans mes mains, mes épaules. Je n'étais plus que cela: un bloc de rage. Je suis remonté, j'ai tiré Fabien par la manche de son pull-over: «Il faut partir, Fabien! Vite! Tous! Avant le matin!» Et comme il voulait en savoir plus, je lui ai dit que les parents voulaient nous... faire du mal. »⁴⁸

LE RAYONNEMENT DE L'AMOUR

Ce courage qui renverse tous les obstacles, puise son énergie aux sources de l'amour. Un amour qui est donné comme un viatique au départ de la vie et qu'il s'agit de garder envers et contre tout ou de conquérir si l'on a eu le malheur de ne rien recevoir. L'amour inconditionnel de Selma et de Bjorn pour Aleks et Brisco, d'Anne et de Gabrielle qui ne désespèrent jamais de retrouver leur fille disparue, de ceux de Milos dont les fantômes viennent se pencher sur leur fils au moment de sa mort, dans un dernier geste de tendresse.

Son expression la plus accomplie se manifeste sans aucun doute dans le motif de la gémellité, image parfaite de la circularité d'un amour fusionnel dans lequel l'identité de chacun se perd et se retrouve, décuplée. Dans L'Enfant Océan les garçons vont par paires et les jumeaux s'épaulent en permanence. Lorsque l'un hésite ou doute, l'autre prend le relais pour avancer. Dans la gare de Périgueux, Pierre et Paul jouent d'ailleurs de leur interchangeabilité pour faire voyager tous leurs frères avec seulement trois billets. Aleks et Brisco sont frères, font tout pareil, constituant une dyade au sein de laquelle ils ne sont jamais seuls : «Ils ont été élevés ensemble comme des jumeaux. Ils ne se sont pas quittés plus d'un jour en dix ans. Ils sont liés... Ils sont comme une seule personne.»

Pour les autres personnages, l'expérience de la gémellité est remplacée par celle de l'expérience amoureuse, vécue comme un coup de foudre, au cours duquel l'amour se présente comme une révélation, donné d'un coup, sans retour en arrière possible. Tomek, l'orphelin, n'a pas de compagnon de son âge et se contente de vouer un amour filial au vieil Icham, l'écrivain public qui lui tient lieu de famille. Mais sa première rencontre avec Hannah



www

Retrouvez sur notre site la rencontre avec Jean-Claude Mourlevat publié dans le n°258, avril 2011, de notre Revue. http://lajoieparleslivres.bnf.fr 128 RLPE 271

dans sa petite épicerie se mue en un coup de foudre définitif, il tombe: «amoureux de ce petit brin de femme... amoureux instantanément, complètement et définitivement. » ⁵⁰ Hannah à son tour, orpheline elle aussi, si elle découvre l'amitié avec Grégoire qui l'accompagne à Ban Baïtan, est foudroyée d'amour pour Tomek. Dès lors, elle le sait et elle le dit: «Ça voulait dire que je ne serais plus jamais seule. » ⁵¹

UN PEUPLE DE VAGABONDS

Le manque d'amour, ou du moins le sentiment de ne pas être aimé comme ils le voudraient, jette les personnages d'enfants et d'adolescents sur les routes. Ils fuient, abandonnent leur vie antérieure, assimilée à une prison, à la poursuite de leur rêve de liberté. Cette prise de conscience les conduit à un renversement complet de leur existence.

Certains, comme Guillaume Romero, le héros de la nouvelle «Case départ», ne vont pas bien loin: adolescent très protégé par ses parents, son rêve se borne à ne plus partir en vacances avec eux au même endroit comme il le fait depuis treize ans. Et aller en colonie de vacances est un premier pas sur le chemin de la liberté. Tomek a découvert un jour qu' «il s'ennuyait. Mieux que cela, il s'ennuyait... beaucoup. Il avait envie de partir, de voir le monde. »⁵² Lorsque Hannah paraît, il devient clair pour lui que c'est le moment de tout quitter. Le petit Yann, lui, depuis l'âge de quatre ans, rêve d'autre chose. Il n'en peut plus de cette famille, où seule compte la force physique, où les choses de l'esprit apparaissent comme une faiblesse. Il a envie de ciels plus vastes, de marcher vers l'Ouest, vers l'Océan.

Les personnages suivent des trajectoires qui partent dans toutes les directions, reculant les bornes de l'univers connu. Parfois ils se contentent d'explorer l'espace qui s'ouvre devant eux : Yann et ses frères marchent le long des routes, font de l'auto-stop auprès d'un routier, se cachent pour la nuit dans le sous-sol d'une maison, choisissent le chemin qui suit la voie ferrée, prennent le train s'il le faut, et arrivent finalement sur une plage au bord de l'océan. D'autres vont jusqu'aux confins de notre monde, à l'endroit où les repères géographiques cèdent la place aux espaces légendaires. Tomek, après avoir traversé un océan aimanté par une «île inexistante», remonte enfin la rivière qui coule à l'envers. Devant ce fleuve incroyable les certitudes s'effondrent. C'est à ce prix que l'adolescent s'humanise et reconnaît la nécessité de s'intéresser aux autres, découvre surtout que vouloir éliminer la mort est une utopie qui nie ce que la vie a de plus précieux, le fait qu'un jour elle cessera et fera place au repos. Tillmann, lui, a choisi une trajectoire qui lui permet de prendre de la hauteur en même temps que ses distances avec une vie sociale qui l'enferme. Capable de s'élever au-dessus du sol il s'évade ainsi régulièrement d'un monde qui rêve de le faire rentrer dans le rang: «Tu as l'air heureux, là-haut... Et quand on te regarde, on a l'impression que le temps s'arrête. C'était vrai. Aussi longtemps qu'il restait suspendu dans les airs, le temps semblait se suspendre aussi. »53

Le récit est donc emporté dans un mouvement perpétuel, lié au voyage et à la quête. Les personnages se déplacent sans cesse, dans le réel ou dans le rêve, entre le rêve et le réel. Leurs routes traversent un univers où les êtres réels côtoient les êtres légendaires, voire les revenants. Et, de ces rencontres, qui évoquent autant le roman d'apprentissage que le roman d'aventure ou l'épopée, naissent des rebondissements, des complications qui tiennent le lecteur en haleine...

UN PEUPLE DE RÊVEURS

Lancés sur les routes, dans l'espace de liberté qui s'ouvre à eux, les personnages ne font pas toujours la différence entre le rêve et la réalité. Ils évoluent dans un monde magique, comme Tomek dans La Rivière à l'envers qui entre de plain-pied dans la légende de la rivière Qjar, circule avec la plus parfaite aisance dans un univers de conte de fée, de la forêt de l'Oubli au pays des nains parfumeurs. La résolution d'une énigme, les implications de l'existence d'une rivière qui coule à l'envers, de tout cela l'adolescent se joue et, rêveur philosophe, se livre à une véritable méditation sur la mort et la vie : «Est-ce qu'on peut vraiment souhaiter ne jamais mourir?... »⁵⁴

Ils se distinguent souvent par une propension à repérer des signes, des coïncidences là où les autres ne voient que la plate réalité. Dans La Balafre, Olivier, transplanté dans un nouvel environnement, se dédouble en quelque sorte, vit sa vie familiale, sa vie de lycéen. Mais, dans le même temps, il évolue dans un monde invisible, dont lui seul est témoin. Il vit des événements traumatiques arrivés cinquante ans plus tôt au moment de la dernière guerre. Le monde réel et le monde fantastique se croisent ici dans la lecture d'un journal de l'époque qui vient confirmer la réalité des faits revécus par le jeune garçon : «La Goupil, près de C... Arrestation. Le docteur E. a été appréhendé à son domicile. On a dû abattre le chien qui empêchait l'accès à la maison » et «La Goupil, près de C... Une fillette de quatre ans retrouvée morte dans un grenier. Ses parents l'y avaient abandonnée. »55 Son enquête digne d'un détective professionnel est régulièrement entrecoupée d'épisodes fantastiques durant lesquels les éléments les plus dramatiques de l'affaire se reproduisent sous ses yeux. Il est tellement impliqué dans ces événements qu'il en ressort marqué à vie par le fouet de l'homme qui avait dénoncé la famille juive voisine. Où s'arrête le monde des fantômes, où commence celui du monde réel? On ne le sait plus : «C'était un de ces moments où le monde invisible se met à vous faire des signes... Je le savais bien. »⁵⁶

De la même manière, dans *Le Chagrin du roi mort*, certains personnages voient l'avenir s'entrouvrir. À l'enterrement du roi, Aleks assiste à une chose étrange: le mort lui annonce l'incendie qui doit ravager la bibliothèque à laquelle il tenait tant: «Le feu qui brûle... ânonna le grand roi, et il eut l'air de plus en plus triste. Attention au feu qui brûle... »⁵⁷ Mais c'est sans doute Baldur qui possède le don de prédiction le plus impressionnant. Enfant il annonce soudain: «La cousine Bentje a un bébé». Personne ne le croit: la cousine en question à «trente ans... est déjà une vieille fille». Pourtant, «un mois plus tard, la nouvelle tombe: la cousine Bentje est enceinte. »⁵⁸ Et c'est encore Baldur qui prédit le retour du père d'Aleks, qui rassure Aleks songeant à déserter: ni lui ni Lia ne mourront.



www

Retrouvez sur notre site l'article de Claude Ganiayre «Jean-Claude Mourlevat: Les mots qui réveillent» et «La musique de Cornebique», publié dans le n°235, juin 2007 de notre Revue. http://lajoieparleslivres.bnf.fr

130 RLPE 271

Anne, enfin, dans *Terrienne*, est présentée comme une rêveuse. Elle a des visions prémonitoires, des rêves qui annoncent les catastrophes. C'est ainsi qu'elle a la certitude que Jens est dangereux pour sa sœur. Elle croit aux signes, celui du scarabée vert qui se révèle un viatique lorsqu'elle est prête de sombrer dans le désert d'Estrellas: «Le scarabée. Il bouge. Il est vivant. Il vient me dire: "Ne te laisse pas mourir". »⁵⁹

Certains d'entre eux se révèlent capables de décrypter dans les fragments du réel les liens métaphoriques que ceux-ci entretiennent entre eux. Yann, le rêveur, transpose immédiatement la maltraitance dont il est victime, à travers la mort programmée des sept chatons, en une métaphore existentielle qui lui permet de prendre du recul par rapport à sa propre histoire : «Ces sept petits chats de la minette étaient nés la veille... Ils étaient nés sous mes yeux, les sept. Elle les avait léchés longuement, elle les avait séchés...» ⁶⁰

DES RÊVEURS QU'ACCOMPAGNENT DES HISTOIRES

Ils sont aidés en cela par de multiples personnages qui lisent ou content des histoires, chantent des airs dont les paroles ouvrent les portes du passé, par des silhouettes d'écrivains qui apparaissent de manière récurrente et revendiquent la primauté de l'imaginaire.

Ces derniers abondent, en train d'écrire, ou de publier. Le narrateur de *Jevoudrais rentrer à la maison*, tient même à saluer Daniel Defoe comme quelqu'un que côtoie Robinson Crusoé et qui, à ce titre, a droit à toute sa considération. Dans *L'Enfant Océan*, Jean-Michel Heycken, écrivain, venu écrire au calme, témoin de l'entrée des enfants Doutreleau dans le garage de la maison voisine de la sienne au milieu de la nuit, raconte: «Au bas d'une porte de service, il y a une chatière. Le môme se fait déposer là et entreprend de se faufiler à l'intérieur. »⁶¹

Mais c'est dans Terrienne que le lien entre la fiction et la réalité apparaît dans toute sa complexité. Est-ce que la réalité peut rattraper la fiction? C'est ce qu'aurait tendance à penser Étienne Virgil, dont le dernier roman est mauvais et qui est en panne d'inspiration: «Je crois que... enfin il me semble que j'ai voulu voir à quoi ressemblait l'autre côté du réel, celui dont je parle dans mes livres. Disons que je m'amuse à être courageux. C'est très distrayant. Un peu angoissant, mais très distrayant. »⁶² Pourtant, de ce rapprochement, ou de cette confusion, ne ressort pas un renouveau de l'inspiration, mais au contraire la mort. La fiction ne peut devenir réalité, sous peine de détruire son auteur.

Les histoires sont partout: la légende de la Rivière Qjar est racontée deux fois, par le vieil Icham dans La Rivière à l'envers et par le conteur qu'écoute Hannah. Mais il y a aussi le vendeur de la passerine qui raconte sa légende: «Cette passerine n'en est pas une. Elle est une princesse qu'un sortilège a transformée en oiseau, il y a plus de mille ans... Elle voudrait parler et nous dire son histoire. Elle ne le peut pas. Elle se contente de chanter. »⁶³ La lecture d'histoires est même capable de réveiller les victimes des fleurs ensorceleuses. Il y a pour chaque «endormi», des mots, une expression qui peuvent le réveiller. Il est donc nécessaire de lire aussi longtemps qu'il le faut pour trouver la clé: «Ces fleurs plongent dans un sommeil profond ceux qui respirent leur parfum. Et

ils dorment aussi longtemps qu'on n'a pas prononcé devant eux, à voix haute, les Mots qui Réveillent. »⁶⁴ Quant aux consoleuses, elles ne lisent pas de livres à leurs protégées, mais elles racontent des histoires à des enfants qui ont justement perdu le fil de leur histoire familiale et qui ont soif de racines : « Parlemoi, toi, reprit la jeune fille. De quand tu étais petite... Paula raconta, en caressant la tête d'Helen, l'histoire du hérisson, puis une autre, de porte-monnaie perdu, puis une autre encore. »⁶⁵

Sans oublier le chant qui reprend autrement le goût des histoires et qui touche au plus profond la foule des personnages. Il y a d'abord le chant de Selma, cette vieille complainte qu'elle chantait aux enfants pour les endormir et que Brisco entend après son enlèvement, reprise par le nain qui vient repérer les lieux pour tenter de le sauver: «Dès les premières notes et les premières paroles, la bouche de Brisco s'entrouvrit. Comment aurait-il pu oublier cet air que Selma leur avait fredonné si souvent pour les endormir Aleks et lui... Il sentit sur sa joue le tendre baiser de sa mère. Une boule de chagrin se forma dans sa gorge. »⁶⁶ Il y a surtout celui de la mère de Milena dont la voix pure a galvanisé les foules autrefois. Et sa fille à présent prend la relève et entonne le chant de résistance: «On avait depuis longtemps oublié l'auteur de cette chansonnette naïve et toute simple qui se chantait avec lenteur, à mi-voix, sans brusquerie. Elle avait traversé les siècles, légère et mélancolique. »⁶⁷

Voici une œuvre qui, au fil du temps, semble se rapprocher de plus en plus du lectorat adolescent. Le monde intérieur de ses héros révèle la violence de personnages en construction : entre le tout ou rien, rêvant d'indépendance et s'accrochant à l'autre comme au seul moyen d'exister, pragmatiques et idéalistes, narcissiques et généreux, tendres et brutaux. Ils évoluent dans des univers ouverts, sauvages ou civilisés à l'extrême, toujours exaltants. Le roman historique Sophie Scholl: «non à la lâcheté», dernièrement publié, propose une figure de courage qui incarne parfaitement cette attitude.

Et pourtant, si l'on rapproche deux livres qui se trouvent aux deux extrémités de la production de Jean-Claude Mourlevat, on pourrait relever comme une mise en garde. Dans Je voudrais rentrer à la maison l'auteur rappelle qu'il est des situations si traumatisantes pour un enfant qu'il n'y a pas d'aide possible, si ce n'est le recours à l'imaginaire, celui de tous les livres, et en particulier celui de Robinson Crusoé pour le jeune interne de dix ans, qui n'en peut plus de solitude. À l'autre bout de l'œuvre, le recueil de nouvelles Silhouette, ouvrage grinçant, suggère au contraire que le choix de l'imaginaire, dans la vraie vie, peut devenir un piège. L'auteur de la dernière nouvelle du recueil, «Escroc» l'apprend à ses dépens : après s'être fait voler son manuscrit, il le découvre publié en toute impunité sous le nom d'un autre... Il ne reste au héros que son courage pour affronter, sans illusion, la dureté du monde. •



132 RLPE 271

- **1.** *La Balafre*, Pocket Jeunesse, 1998, p.16.
- **2.** A comme voleur, Pocket Jeunesse, 1999 (Romans contes), p.144.
- **3.** L'Enfant Océan, Pocket Jeunesse, 1999, p.38.
- **4.** *Terrienne*, Gallimard Jeunesse, 2011, p.101.
- **5.** *Le Combat d'hiver,* Gallimard Jeunesse, 2006, p.86.
- **6.** Silhouette: « Case Départ », Gallimard Jeunesse, 2013, p.34.
- 7. Terrienne, ibidem, p.38.
- **8.** *Silhouette*: «Pardon», ibidem, p.72.
- 9. Terrienne, ibidem, p.11.
- **10.** A comme voleur, ibidem, p.9.
- 11. Terrienne, ibidem, p.123.
- 12. Terrienne, ibidem, p.214.
- 13. Terrienne, ibidem, p.98.
- 14. Terrienne, ibidem, p.10.
- 15. Terrienne, ibidem, p.273.
- 16. Terrienne, ibidem, p.315.
- 17. La Balafre, ibidem, p.75.
- **18.** La Prodigieuse aventure de Tillmann Ostergrimm, Gallimard Jeunesse, 2007 (Hors-Piste), p.28.
- **19.** Le Chagrin du roi mort, Gallimard Jeunesse, 2009, p.18.
- **20.** *Le Chagrin du roi mort,* ibidem, p.19.
- **21.** *La Rivière à l'envers.* T.2 : Hannah, Pocket Jeunesse, 2002, p.51.
- **22.** La Rivière à l'envers. T.2 : Hannah, ibidem, p.57.

- **23.** *Le Combat d'hiver,* Gallimard Jeunesse, ibidem, p.61.
- **24.** *Le Combat d'hiver*, ibidem, p.225.
- **25.** Le Combat d'hiver, ibidem,
- **26.** *Le Combat d'hiver*, ibidem, p.314.
- 27. Terrienne, ibidem, p.51.
- 28. Terrienne, ibidem, p.98.
- 29. Terrienne, ibidem, p.49.
- 30. Terrienne, ibidem, p.67.
- **31.** *Terrienne*, ibidem, p.130.
- 32. Terrienne, ibidem, p.238.
- 33. *Terrienne*, ibidem, p.74.34. *Terrienne*, ibidem, p.92.
- 35. La Balafre, p.51.
- **36.** La Rivière à l'envers. T.1 : Tomek, Pocket Jeunesse, 2000, p.26.
- **37.** *Le Combat d'hiver*, ibidem, p.278.
- **38.** Je voudrais rentrer à la maison, Arléa, 2002 (Arléa-poche), p.10.
- **39.** *Je voudrais rentrer à la maison*, ibidem, p.15.
- **40.** *Je voudrais rentrer à la maison*, ibidem, p.126.
- **41.** La Rivière à l'envers. T.1 : Tomek, ibidem, p.98.
- **42.** La Rivière à l'envers. T.2 : Hannah, ibidem, p.50.
- **43.** La Rivière à l'envers. T.2 : Hannah, ibidem, p.118.
- **44.** *Je voudrais rentrer à la maison*, ibidem, p.64.
- **45.** *Je voudrais rentrer à la maison*, ibidem, p.32.
- **46.** *Je voudrais rentrer à la maison*, ibidem, p.124.

- **47.** Le Combat d'hiver, ibidem, p.9.
- **48.** L'Enfant Océan, ibidem, p.149.
- **49.** *Le Chagrin du roi mort,* ibidem, p.109.
- **50.** La Rivière à l'envers. T.1 : Tomek, ibidem, p.13.
- **51.** La Rivière à l'envers. T.2 : Hannah, ibidem, p.144.
- **52.** La Rivière à l'envers. T.1 : Tomek, ibidem, p.11.
- **53.** La Prodigieuse aventure de Tillmann Ostergrimm, ibidem, p.134.
- **54.** *La Rivière à l'envers.* **T.**1 : Tomek, ibidem, p.176.
- 55. La Balafre, ibidem, p.74.
- 56. La Balafre, ibidem, p.42.
- **57.** *Le* Chagrin du roi mort, ibidem, p.19.
- **58.** *Le* Chagrin du roi mort, ibidem, p.192.
- 59. Terrienne, ibidem, p.317.
- **60.** L'Enfant Océan, ibidem, p.148.
- **61.** L'Enfant Océan, ibidem, p.47.
- 62. Terrienne, ibidem, p.148.
- **63.** La Rivière à l'envers. T.1 : Tomek, ibidem, p.11.
- **64.** La Rivière à l'envers. T.1 : Tomek, p.83.
- **65.** *Le Combat d'hiver*, ibidem, p.30.
- **66.** *Le Chagrin du roi mort,* ibidem, p.137.
- **67.** *Le Combat d'hiver*, ibidem, p.248.



de Jean-Claude Mourlevat www.jcmourlevat.com

La revue des livres pour enfants n°271 06/2013

Blog: Le blog de CHRISTOPHE BOUTIER, professeur documentaliste au collège de St Germain-des-Fossés, dans l'Allier

Description: Blog qui a pour objectif de parler de la littérature jeunesse, des écrivains jeunesse... pour donner le goût de lire aux adolescents. L'objectif est également d'intéresser à la culture. Il s'agit aussi de faire découvrir cette littérature à part entière aux adultes.

"Des millions de gens vivent sans lire, mais ce qu'ils ignorent, c'est qu'on vit infiniment plus en lisant." Xavier-Laurent PETIT

Je vous livre l'adresse du blog de mon nouveau cdi et collège :

http://colllafontaine.over-blog.com/

31 décembre 2009



Jean-Claude Mourlevat, écrivain

INTERVIEW de Jean Claude Mourlevat spécialement pour nous, sur ce blog ! Merci à toi, Jean-Claude pour ta disponibilité !

Bonjour Jean-Claude! Comment se situe l'auteur aujourd'hui par rapport à l'auteur des débuts? Il y a-t-il une différence (style, pensée, méthode...)

La différence entre moi écrivant mon premier roman en 1997 et moi écrivant mon 12ème roman aujourd'hui, c'est que j'en ai écrit 11. Que j'ai 12 ans de plus. Que je vis (très bien) de mon écriture. Que j'ose dire "je suis écrivain" quand on me demande ce que je fais. Pour le reste, l'écriture elle-même, peu de différences: même angoisse, même exaltation, même questionnement, même jubilation. J'ose davantage entreprendre des projets d'envergure, en volume et en ambition.

Pourquoi écris-tu ? Est-ce quelque chose de facile à expliquer ?

J'écris parce que c'est ce que j'ai de meilleur à offrir. Je pense être "doué" pour ça. Je m'en suis rendu compte tard. J'essaie de rattraper le temps perdu à chercher mon chemin.

C'est quoi être écrivain? Pour moi qui suis romancier, c'est inventer des histoires que personne n'avait encore inventées et les écrire. Ah oui: il faut aussi qu'elles soient intéressantes.

Pour toi, écrire c'est quoi ? C'est faire acte de création. C'est fabriquer un objet littéraire dont je sois fier.

Arthur Ténor parle de lui comme étant un « explorateur de l'imaginaire » et toi ? Quel écrivain es-tu ? Je cherche le secret des gens. Et le mien.

La littérature c'est quoi ? J'aime le mot littérature. C'est un de mes préférés de la langue française. La littérature est un art parmi les autres. Il nous permet d'aller derrière les choses, de sublimer notre quotidien.

Qu'est-ce ce que la littérature jeunesse pour toi ? Une littérature à part entière ?

Jocker. J'ai pris la décision il y a quelques années déjà de ne plus m'exprimer sur ce sujet.

Et ... qu'est-ce qu'un auteur jeunesse? *Idem*.

L'écriture a-t-elle toujours été en toi ou est-ce quelque chose qui est arrivé tardivement dans ta vie ? Elément déclencheur ?

Je suis sans doute né avec "ça". Mais je n'ai commencé à écrire qu'à la quarantaine. Je suis passé du théâtre à l'écriture à cet âge-là. Une autre façon de créer et qui convient sans doute mieux à ma nature. D'un point de vue technique, posséder un ordinateur avec traitement de texte a été déterminant.

Ecris-tu pour toi ? pour un public ? Le public/l'éditeur t'a t-il influencé ?

Mes romans sont des cadeaux que je fais à ceux qui veulent bien les lire. Mais il faut que le cadeau me plaise d'abord. Il est confectionné selon mon goût, ma sensibilité, ma façon de considérer le monde. Les lecteurs ne m'influencent pas. Comment le pourraient-il? Mon éditeur (Gallimard) me laisse une liberté absolue. Il me pousse parfois à aller plus loin, c'est tout.

Comment définis-tu tes romans ? Qu'est-ce qui te guide ? Te pousse ? Te fais avancer ?

Je ne les définis pas globalement. Chacun a sa singularité, sa musique. Ce qui me guide c'est mon désir. Et mon intuition. Ce qui me fait avancer, c'est la volonté d'aller au bout de l'histoire. Parfois c'est elle qui m'entraîne, qui « cavale » devant. Parfois je la pousse, la tire, la porte, la traîne...

Cette fameuse imagination, d'où vient-elle ? De quoi t'inspires-tu ?

Je n'ai pas d'inspiration. Ce mot m'agace. Comme si « l'inspiration » descendait sur l'Ecrivain avec un E majuscule. Non, je me creuse la tête. Mais imaginer, ça oui: j'imagine. C'est à dire que je vois des « images ».Trouver une idée ne sert à rien, n'avance à rien. On s'appuie sur des émotions, des musiques, des ambiances, des situations sensibles, pas des idées.

Qui te lit en 1er? Un proche? Pourquoi? Ma femme et ma fille. Elles me soutiennent depuis le début. Elles sont toutes les deux des critiques exigeantes et bienveillantes. Elles ne me tolèrent pas « moyen ». Elles m'incitent à prendre mon temps, à ne pas aller trop vite. Je suis trop impatient.

Comment crées-tu tes personnages ? Je ne m'attarde pas sur leur apparence. Je ne les décris pour ainsi dire pas. Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'ils éprouvent, ce que l'histoire leur fait. Plus elle avance, l'histoire, plus ils prennent de l'épaisseur, de la consistance. Et si tout va bien, ils finissent par exister comme toi et moi.

Comment procèdes-tu pour écrire ? Un plan ? des carnets ?

Je n'ai jamais pris une note de ma vie. Je n'ai pas de carnets. Mes tiroirs et mes poches sont vides. Je ne fais pas de plan. J'imagine la scène d'ouverture et j'avance dans l'histoire « à la lanterne ».

Je n'ai pas de scénario. Je ne sais pas où je vais. Au fur et à mesure, je le devine. Je finis même par me projeter à la fin du roman, mais je ne suis jamais sûr de rien. Tout peut arriver.

A quel moment de la journée écris-tu ? Avec quoi ? Une heure précise ? Isolement ?

Aucune habitude. J'écris le matin, l'après-midi, le soir, ça dépend de mon envie et de mon énergie. J'écris surtout avec mes pieds, c'est à dire en marchant. Oui, je dois être seul. J'ai beaucoup écrit dans les trains. Moins aujourd'hui.

Est-ce que ce sont tes personnages qui te mènent ? Par exemple, peuvent-ils te faire changer de voie en cours d'écriture ?

Non. C'est moi le chef, quand même! En réalité, cette question n'a guère de sens pour moi, parce je suis tous les personnages. Ils font ce que je veux, parce que je suis eux. C'est amusant d'être le méchant, le gentil, de mourir, d'être héroïque, d'être un idiot.

Est-ce que lecture et écriture vont de pair ? Faut-il aimer lire pour écrire ?

Je n'écrirais pas si je n'avais pas lu. C'est indissociable. On trouve dans ses lectures des modèles et des contre-modèles.

Pour toi, lire c'est quoi ? Dans le meilleur des cas, c'est écouter une voix. Me laisser emporter par elle.

Te sens-tu libre comme écrivain? Parfaitement libre.

As-tu eu à souffrir de la censure ? Oui, mon premier roman (La balafre) a été interdit dans les collèges de l'académie d'Amiens par une IPR de Lettres. Et j'ai moi-même été interdit de visite. C'était très amusant. Et très inquiétant.

T'interdis-tu des choses dans l'écriture ? L'éditeur te « dirige »-t-il beaucoup ?

Je m'interdis d'être médiocre, autant que possible! L'éditeur ne me dirige pas. Il m'accompagne, m'encourage, me demande où j'en suis. A l'occasion il me pousse à aller plus loin. C'est le contraire de la censure. Si je m'interdis quelque chose, ce serait peut-être des fins trop sombres. Si je suivais strictement mon goût personnel, tous mes personnages seraient morts ou malheureux à la fin de mes romans. Je me fais violence pour en sauver quelques-uns.

Quels sont tes auteurs préférés ? Tes lectures préférées ? Cervantès (Don Quichotte), Orwell (La ferme des animaux), Defoe (Robinson Crusoé), Kafka (Le château), Molière (Don Juan), Paul Auster (La musique du hasard) etc.

Les livres jeunesse qui t'ont marqués chez les autres ?

La danse interdite (Rachel Hausfater) Dakil le magnifique (Marie-Sabine Roger) Je fais exprès de prendre deux choses très différentes! Et puis les classiques: Roal Dahl bien sûr.

Un livre de chevet ? *Ça change. Mais celui qui reste, c'est Le château de Franz Kafka, en allemand.*

Quel est le livre que tu as écrit pour lequel tu gardes une affection particulière ?

Sur les 11 romans, il y en a 4 : La rivière à l'envers, La ballade de Cornebique, Le combat d'hiver et Le chagrin du roi mort. Je ne peux pas choisir entre eux.

Faut-il lire les classiques ? Pourquoi ? Il ne faut rien. On peut passer sa vie sans lire un seul livre, classique ou non. C'est un luxe. Mais si on aime ce luxe, alors oui, je crois qu'il faut lire entre autres choses les classiques. Je viens de relire Madame Bovary. Ça m'incite à la modestie et me rappelle ce que c'est qu'être écrivain. Très salutaire.

As-tu un avis sur l'avenir du livre ? Les nouvelles technologies vont-elles le tuer ? *Je ne sais pas*.

Qu'aimerais-tu écrire ? Un sujet que tu n'as pas abordé et qui te taraude ? Un genre ?

Un policier, oui, ça m'amuserait. Mais ce que je suis en train d'écrire n'en est pas si loin. Un sujet ? Non, je ne vois pas.

Ecrire à 4 mains cela te tente-t-il? Oui. Il y a une ou deux personnes avec qui je le ferais volontiers. Il faudrait seulement trouver le type de narration qui s'y prête: l'échange épistolaire peut-être.

Quelle est la phrase qui te pose le plus de souci dans l'écriture ? L'incipit ?

Non. On est encore libre, au début du roman. C'est ensuite que ça se corse, quand le nombre des possibles se réduit. Il y a des moments où on bute contre un mur, où le scénario se grippe, et alors TOUTES les phrases qu'on écrit sont mauvaises. Il faut revenir en arrière, changer la trajectoire, reprendre son élan et repartir. La rédaction elle-même ne pose pas de problème persistant. C'est une technique. La question est plutôt: qu'est-ce qui se passe?

Quel style préfères-tu? style indirect libre... « Je » ou « Il »...

J'aime beaucoup le « je » qui est immédiat, sans filtre, nerveux. Mais souvent je mélange le « je » et le « il ou elle ». Dans La ballade de Cornebique, je joue beaucoup avec ça. Il y a du « il », du « je » et même du « tu » parce qu'il se parle beaucoup à lui-même.

Combien dure la phase avant l'écriture (recherches...) ? Et la phase d'écriture ? Combien écris-tu de livres par an ?

Des semaines ou des mois d'hésitations, d'explorations mentales, de doutes avant de m'y mettre. Ensuite un an d'écriture environ. J'écris un roman par an en moyenne depuis 12 ans.

Est-il facile de vivre de sa plume ? Exerces-tu un autre métier ? C'est mon seul métier. J'en vis très bien.

Quel est le personnage que tu as crée et qui t'a posé le plus de souci Pourquoi ?

C'est dans le roman (presque de science-fiction) que je suis en train d'écrire. Mais je viens de régler le problème. Vous comprendrez en le lisant!

Quel personnage de papier que tu as inventé aimes-tu le plus ?

Je me dis parfois que tous mes personnages, qu'ils aient 13 ou 60 ans, sont une seule et même personne. S'il faut vraiment nommer quelqu'un, alors j'ai tout de même un faible pour Cornebique.

Quel place a le mot dans tes romans? Le vocabulaire est-il très important pour toi?

Les mots sont à la fois les outils et le moteur. Trouver le bon mot ne sert pas seulement à exprimer sa pensée de façon juste, cela crée de la pensée. Il y a des mots que j'aime (lumière, littérature), d'autres que je n'aime pas. Je vous défends de trouver un « rétorqua » une seule fois dans mes 11 romans.

Fais-tu attention à la longueur de tes phrases ? Pierre Bottero faisait des phrases courtes ; parfois, il ne les finissait pas pour laisser le soin au lecteur d'imaginer, de rêver et donc de les terminer lui-même.

Je fais attention à tout, bien entendu. Rien n'est le fait du hasard. Pierre aussi faisait attention à tout. Il y a une seule chose dont il ne s'est pas assez méfié...

Qu'est-ce qui fait que pour toi, une phrase est bonne ? Elle est juste. Courte ou longue, très écrite ou jetée, à cet endroit-là du roman, elle est juste.

Comment s'opère la collaboration avec ton éditeur au niveau de la correction des textes ? Un auteur libre, cela existe-t-il ?

Je suis parfaitement libre. J'écris ce que je veux, comme je le veux, à la vitesse qui me plaît. La seule chose qu'on pourrait me reprocher serait d'être mauvais. Mon éditeur saurait le faire si c'était le cas.

Quels sont les auteurs qui t'ont influencé? Pourquoi ? Que leur as-tu empruntés ?

Pour mes « modèles » voir plus haut. Je ne leur ai rien volé, sinon l'envie de me dépasser. Les lire m'a rendu capable d'écrire à mon tour. Je ne leur prends rien, mais sans eux je n'écrirais pas.

Si tu avais un auteur à qui écrire, lequel serait-ce ? Et que lui écrirais-tu ?

Ce serait Franz Kafka. Je lui demanderais s'il veut bien aller se promener avec moi dans Prague. Il me dirait: je ne peux pas, je suis mort en 1924. Je lui dirais: ah oui, c'est vrai, alors repose-toi bien, mon frère.

Quelque chose à rajouter ? A part... Ouf, je suis épuisé! Non. Je me remets à mon roman en cours. Salut à tous!

Photo http://lewebpedagogique.com/azidocs/files/2008/03/jcm.jpg

Interview : Jean-Claude Mourlevat réalisée en Janvier 2007 sur son livre : <u>Le Combat d'hiver</u>



Lirado: Comment l'écriture de Le combat d'Hiver s'est déroulée?

Jean-Claude Mourlevat: Elle a duré plus d'un an, c'est inhabituellement long pour moi. J'ai avancé dans l'histoire sans plan établi et j'en ai ignoré l'issue presque jusqu'au bout.

Lirado: Pourquoi avoir choisi de mettre surtout en avant Helen pour le regard sur l'histoire? N'avezvous pas eu peur d'avoir un personnage prenant le pas sur les autres?

Jean-Claude Mourlevat: Helen est le personnage le plus proche du lecteur c'est vous et moi. On en a besoin dans ce roman. Elle ne prend pas le pas sur Milena et Bartomoméo qui sont de vrais héros, eux.

Lirado: Quels sont les côtés qui vous plaisent le plus dans chacun de vos personnages principaux?

Jean-Claude Mourlevat : Helen : l'humanité. Milos : la vitalité. Bartoloméo : le mystère. Milena: la grâce.

Lirado: Vous êtes-vous aidé d'autre écrits? si oui, lesquels et en quoi vous ont-ils inspirés?

Jean-Claude Mourlevat : Je ne me suis aidé d'aucun document en particulier.

Lirado: Quels sont les autres éléments qui ont motivé votre écriture?

Jean-Claude Mourlevat : Le désir d'écrire un texte plus long que les précédents, et qui tienne compagnie au lecteur plus longtemps. Le désir de donner le premier rang à des personnages féminins.

Lirado: Aviez-vous un message à faire passer avec Le combat d'Hiver?

Jean-Claude Mourlevat : Je suis préoccupé par la lutte entre la culture (ou l'art) et la barbarie.

Lirado: J'ai eu l'impression que la réaction du peuple de votre "monde" face à un unique chant allait un peu trop vite et était très surprenante. Pourquoi avoir fait le choix que ce simple élément suffit à revigorer la résistance, jusque là presque dissoute?

Jean-Claude Mourlevat : Nous sommes dans une fiction romanesque, pas dans l'histoire. Et je crois à la force des symboles, à leur capacité d'entraînement. La voix de Milena est le déclencheur d'un mouvement qui couvait.

Lirado: Pourquoi n'avoir donné aucun nom au "monde" que vous avez créé? Est-ce une évolution future que vous imaginez de la France?

Jean-Claude Mourlevat : Je n'ai jamais pensé à la France. Nous sommes plutôt en Europe centrale. Ne pas nommer le pays donne au récit une valeur plus générale. L'enjeu est au delà des nationalités et des frontières.

Lirado: La chanson du livre est-elle de vous? Pouvez-vous nous l'expliquer?

Jean-Claude Mourlevat : Elle est de moi. Il n'y a rien à expliquer. Elle porte un mystère, dans sa naïveté.

Le combat d'hiver de Jean-Claude Mourlevat

Pour les 13 ans et +, 330 pages, Gallimard jeunesse.

Quatre orphelins: Miléna, Helen, Milos et Bartolomeo prennent conscience de leur identités: ils sont les enfants de résistants à la Phalange. Ce groupe, implanté dans un monde dont on ignore le nom gouverne avec tyrannie depuis une quinzaine d'années. Par ras-le-bol et par envie de liberté, tous les quatre s'echappent de leurs internats respectifs. Leur liberté devient alors une lutte contre la Phalange. Associés à des résistants ils meneront leur combat jusqu'à la mort dans le froid et la neige de l'hiver.

Mourlevat prend son temps, il montre, décrit, explique et raconte autour de ça. Il fait le récit de la prise de conscience d'un peuple qui va vers la révolution. Oui, c'est ça, on assiste à la Révolution Français de 1789 sauf qu'elle est dans un futur plus ou moins proche. D'autres penseront à l'URSS, à l'Allemagne nazie, à l'espagne Franquiste... Il démarre en douceur et pourtant on ne s'ennuie pas.

L'histoire en elle même est assez basique, ce n'est pas la première fois qu'un auteur évoque le passage d'un peuple dominé à la révolution. Celle que décrit Mourlevat débute tout simplement par un chant...

Mais cette histoire bien que déjà vue et revue, nous passionne toujours autant. C'est un peu comme en fantasy où l'auteur fait toujours le récit du bien contre le mal et trouve, pour les plus doués, des variantes. Ici c'est le cas, Mourlevat ne va pas dans l'évidence, il fait vivre ses personnages et n'hésite pas à jouer avec leur vie. Puis dans ce roman, on apprécie la touche un peu fantastique, en effet aux hommes se mèlent des hommes-chiens et des hommes-chevaux.

J'ai un petit regret sur la prise de conscience du peuple : tout va très vite, tout de suite tout le monde veut se rebeller et on ne comprend pas bien pourquoi. Mais l'important n'est pas là, Mourlevat passe un message dans son livre et ce message est peut-être : Ne jamais laisser son esprit être dominé par un autre. Aller de l'avant, conserver sa liberté, son humanite, son amour...Une fin un peu en queue de poisson donc. je tiens à dire que Jean-Claude Mourlevat était un auteur qui dans ses premiers écrits ne me plaisait pas beaucoup, et là depuis ses trois derniers titres, parus chez gallimard, c'est une véritable re-découverte, avouons-le. Combat d'Hiver est sans aucun doute celui qui m'a tout de suite captivé et séduite.

Si vous avez aimé Le Combat d'hiver, vous aimerez aussi :

- <u>De l'autre côté de l'île</u> d'Allegra Goodman
- Les fragmentés de Neal Shusterman
- La déclaration, l'histoire d'Anna de Gemma Malley
- La résistance, l'histoire de Peter de Gemma Malley

Son site: http://www.jcmourlevat.com/

Nous avons rencontré Jean-Claude Mourlevat pour NOUS VOULONS LIRE

- Nvl: Jean Claude Mourlevat, la première fois où je vous ai rencontré c'était lors d'une lecture à voix haute à Pauillac en Gironde dans le cadre d'une résidence, et j'avoue avoir été impressionné par votre rapport au public. Vous avez été comédien et metteur en scène auparavant et je me suis posé une question: jusqu'où va pour vous la lecture à voix haute avant d'être une lecture théâtralisée?
- **J.-C. M.** J'aime, dans la lecture à voix haute, le triangle formé par le public, le livre et moi. Et l'équilibre naturel qui en émane, l'évidence. Si je m'avançais comme un conteur, sans livre dans les mains, j'aurais l'impression d'être encore le comédien que j'ai été pendant des années, au théâtre, et je n'en ai plus envie. Si, au contraire, je lisais à plat, le nez dans le livre, assis, je n'apporterais rien de plus que ce qu'une lecture muette apporte au lecteur. Alors, j'ai trouvé cette voie médiane d'une lecture engagée, debout. Elle n'est pas théâtralisée. Il n'y a ni costumes, ni décor, ni jeu véritablement théâtral. Je n'imite pas les voix des personnages. Je les suggère. Je lis comme un lecteur qui prend plaisir au texte et qui veut le faire partager.
- Nvl Vous apparaissez prendre beaucoup de plaisir à ce « jeu »-là, à ce contact direct avec le public.
- J.-C. M. Un plaisir absolu. D'autant plus que je n'éprouve pas le moindre trac avant une lecture, alors que j'avais l'estomac à l'envers avant d'entrer en scène quand je jouais la comédie. Je n'ai aucun doute sur les textes que je propose, ni sur ma capacité à les lire. Il ne reste que le plaisir de rencontrer des gens qui sont venus là parce qu'ils m'apprécient, en principe. Il n'y a pas de défi, ni de combat. La peur d'avoir un trou de mémoire ou de me tromper est absente. Il n'y a pas non plus de modèle à suivre, ni de perfection à atteindre. C'est quelque chose de vivant, de différent à chaque fois. Si je bafouille, je me reprends avec naturel. On est entre amis. Ces lectures sont un rendez-vous complice avec ceux et celles qui aiment bien mes romans. Un bonheur partagé.
- Nvl Quelle place prennent ces lectures « théâtralisées » dans votre métier d'écrivain ? Comment articulez-vous dans le temps ces rencontres et le travail avec les enfants ? Votre calendrier a l'air très chargé ; une question : avez-vous assez de temps pour écrire ?
- J.-C. M. Je ne fais pas de travail avec les enfants. Je n'ai jamais animé d'atelier d'écriture (sauf au tout début de ma récente carrière), et, depuis un an, j'ai limité considérablement le nombre de mes rencontres traditionnelles d'auteur en milieu scolaire. J'étais arrivé à saturation. Je conserve seulement ces lectures à voix haute, quelques-unes par mois. Restent les salons du livre, fêtes du livre, etc. où je suis invité et où j'aime me rendre pour retrouver mes amis auteurs. C'est un des très grands plaisirs de ce métier. Quand je suis à la maison, j'ai du mal à échapper à mes enfants qui m'attirent comme des aimants. Je ne suis pas sûr que je serais beaucoup plus prolifique si je me consacrais exclusivement à l'écriture. Une résidence d'écrivain par exemple m'angoisserait. N'être dérangé par rien, quelle horreur! Il me semble que j'ai besoin de ressentir la frustration et l'agacement pour me donner à fond quand le moment est venu. Par ailleurs, le temps perdu ne l'est souvent qu'en apparence. Le travail, la maturation se font sans qu'on en ait conscience. Le moment de l'écriture est l'aboutissement d'un processus caché, souterrain. Ceci dit, plus les années passent, plus je me rends compte combien le temps est compté, et donc précieux.
- Nvl N'avez vous jamais eu envie de monter en pièce de théâtre un de vos livres ? Et lequel ?
- J.-C. M. Jamais. J'ai tourné la page. Et si je devais revenir au théâtre, ce ne serait pas pour y jouer mes romans. Je ne les ai pas conçus du tout dans cet objectif.
- Nvl Vous êtes largement étudié en classe puisque L'enfant Océan fait partie du programme du cycle 3. A votre avis, pourquoi ?
- J.-C. M. On s'est jeté sur *L'enfant Océan* parce qu'il donne l'occasion d'étudier le point de vue. Et sans doute aussi parce qu'il fait référence au conte. D'où son intérêt pédagogique! En réalité, ce sont les adultes qui aiment ce roman. Il demande une maturité. On se fourvoie en le donnant à lire à des enfants de dix ans. *L'enfant Océan* a obtenu une dizaine de prix littéraires, mais tous attribués par des jurys... d'adultes. Pas un seul décerné par les enfants. *La rivière à l'envers* a obtenu 17 prix littéraires, tous attribués par des jurys d'enfants. Cherchez l'erreur!
- Il existe 2 manuels destinés aux enseignants pour les aider à exploiter *L'enfant Océan* en classe! En les parcourant, j'ai eu la sensation éprouvante de voir mes petits personnages du roman s'éloigner, s'éloigner et disparaître. L'étude trop systématique est destructrice d'émotion. Nommer, commenter, analyser, comparer: tout cela assèche. Je ne veux pas dire que les personnes qui se livrent à ces études sont dépourvues de sensibilité, au contraire, mais leur démarche vide le roman de sa substance même.

- Nvl Comment vous situez-vous par rapport au débat sur la place de la littérature jeunesse à l'école ?
- J.-C. M. Je suis ravi de voir qu'elle y entre peu à peu. Les professeurs arrivants y sont davantage sensibilisés que leurs aînés. Ils voient bien qu'il y a là tout un monde où puiser. Je souhaite seulement qu'ils s'attachent à faire aimer et découvrir plutôt qu'à faire comprendre.
- Nvl Alors vous faites partie des classiques de la littérature jeunesse ?
- J.-C. M. L'avenir le dira. Et si c'est le cas, je ne serai plus là pour m'en enorgueillir.
- Nvl Vous avez beaucoup voyagé, en particulier dans le désert que vous avez découvert, je crois, il y a quelques années. Dans Hannah en particulier, vous nous transportez dans cet univers. Qu'est ce qui vous attire dans le désert ?
- J.-C. M. J'ai fait un seul voyage dans le désert. C'était en 2000 dans le Ténéré. J'ai été touché par le dessin des dunes, leur ligne parfaite, leur grâce incomparable. Souvent elles disparaissent avant même d'être vues, et cette beauté éphémère en est d'autant plus émouvante. C'est le spectacle le plus pur et le plus apaisant que je connaisse. Le ciel du désert, la nuit, est aussi époustouflant que le sable, le jour. Ces deux immensités-là n'inquiètent pas. Au contraire, elles rassurent, donnent l'impression d'appartenir au cosmos, d'y être abrité. En les regardant, je me disais que la disparition de ma minuscule personne ne serait pas aussi grave que ça.
- Nvl Hannah dit : « Quand on entre dans le désert, ce sont les dix premiers pas qui comptent. Les suivants se ressemblent. Et plus on progresse, plus il devient stupide de revenir en arrière. » Et pourtant vous êtes revenu!
- J.-C. M. C'est un roman. Cette jeune fille de treize ans s'attaque seule au désert, sans peur. Moi j'y suis entré avec dix amis et trois guides. Je suis une personne raisonnable. Et puis, il faut bien revenir pour en parler! Du désert ou d'ailleurs, je reviens chargé d'images, de sensations qui trouvent un jour ou l'autre leur place dans mon écriture. Au printemps dernier, j'ai découvert les Îles Mascareigne, l'Océan Indien. Vous allez écrire sur nous? me demandait-on là-bas. Je répondais: oui, dans quinze ans peut-être. Je suis lent, j'ai besoin de digérer ce que je vis, de l'oublier presque!
- Nvl Beaucoup de vos livres rappellent les contes, ou sont des contes, en particulier des contes initiatiques : La rivière à l'envers, Hannah, L'homme qui ne possédait rien... La vie peut-elle être vécue sous l'angle de succession d'expériences initiatiques. ? Faut-il y voir un côté spirituel ?
- J.-C. M. Faire de sa vie un conte, y introduire de la spiritualité... Toutes ces tentatives dispersées qui sont les miennes ont une seule fonction, je pense : transcender cette vie (que je n'ai pas choisi de vivre) pour qu'elle s'inscrive dans la grande pâte humaine universelle, qu'elle y prenne sa place, qu'elle y trouve du sens.

Les références au conte dans mes récits ne sont rien d'autre que cet effort d'arracher mes personnages à la matière brute de leur existence, de les faire accéder à un statut de modèle.

Quand le père de Hannah vend tous ses biens, ses terres, ses bêtes, ses meubles, ses draps... pour acheter à sa fille la petite passerine qu'elle désire, je veux qu'on le trouve admirable. Des enfants de douze ans m'expliquent gravement qu'il est irresponsable! Je leur réponds qu'il est fou d'amour pour sa fille. On me répond qu'un tel amour est destructeur. Je réponds que le manque d'amour l'est davantage. La discussion est vaine. Ils sont dans le rationnel, dans la chose objective, et moi dans la représentation. Je finis par leur dire qu'ils sont plus vieux que moi. Par ailleurs, le fait pour moi de vivre désormais de mon écriture s'apparente à un conte. Je me le dis chaque matin.

- Nvl Vous dites dans un autre entretien que l'élaboration d'un nouveau livre est « comme un rendez-vous d'amour où vous avez le trac ». Mais c'est un rendez-vous d'amour avec qui ? Et pourquoi le trac ? Ce sont plutôt les comédiens qui ont le trac.
- J.-C. M. Un rendez-vous d'amour avec l'histoire que je vais inventer et qui n'existe pas. Je ne connais d'elle que son tout début. Je devine ses mystères. Elle va les révéler à mesure que je les crée. Ils seront à la mesure de mon talent ou de ma médiocrité. Un rendez-vous d'amour aussi avec ceux et celles qui vont lire mon livre. Je les suppose intelligents, sensibles, remplis d'humour, bref je leur attribue par avance toutes les qualités. Leur offrir quelque chose qui va les enchanter est une gageure exaltante, mais elle m'intimide à chaque fois. Le comédien éprouve le trac au moment où il va s'engager physiquement. C'est son moment de vérité, son rendez-vous avec lui-même et les spectateurs. Le moment de vérité de l'auteur est celui où il allume son ordinateur ou bien ouvre son cahier.
- Nvl D'autre part, beaucoup de vos livres sont des romans d'amour La rivière à l'envers, Hannah, A comme voleur où l'on a l'impression que l'amour permet, excusez-moi l'expression, de déplacer des montagnes... Dans Kolos et les quatre voleurs, c'est le voleur amoureux qui sauve les autres des ténèbres en décrochant la lune... Je vois dans votre biographie sur votre site que votre spectacle de clown Guedoulde joué 500 fois a pour sous-titre « Parlez moi d'amour ».

- J.-C. M. Dans « Parlez-moi d'amour », mon spectacle clownesque, le personnage reçoit au matin une lettre d'amour. On entend la voix off, très suggestive, de la femme qui l'a écrite. Il s'élance pour la rejoindre, avec une énergie et un enthousiasme débordants. J'aime la générosité, l'engagement sans calcul. La beauté est dans l'élan, le mouvement, l'espérance. Les aboutissements ne sont pas toujours à la hauteur. Dans les contes, on achève l'histoire en disant : « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». C'est une façon d'éluder le quotidien à venir ! Dans mes romans, c'est vrai, j'aime bien évoquer des amours inconditionnels. Quand Tomek rencontre Hannah, il est dit qu'il tombe amoureux d'elle immédiatement, complètement et définitivement. En lisant ces mots, ou en les entendant quand je les lis à voix haute, les gens sourient. Dans leur sourire, je lis de l'amusement, (ah, c'est bien un conte !), mais en même temps une vague nostalgie (moi aussi j'ai vécu ça, c'était mon premier amour...).
- Nvl Un autre aspect de votre œuvre me semble être votre rapport à la mémoire et donc à l'histoire, pas la grande avec un grand H, mais celle des vies individuelles, par exemple dans L'homme à l'oreille coupée ou dans La balafre
- J.-C. M. La balafre est mon tout premier roman, écrit très vite. Il évoque en effet une petite fille victime de la barbarie nazie. A travers elle, personnage de fiction, je rends hommage à toutes celles qui ont été englouties par l'histoire avant de pouvoir grandir, aimer, devenir mères. La souffrance infligée aux enfants m'est insupportable. J'ai voulu par ce roman trouver une forme de consolation à l'horreur. Je ne crois pas y être arrivé, malgré la fin qui se veut apaisante. Nous sommes là dans un domaine où la littérature me semble aussi indispensable que vaine. Dans le roman que je suis en train d'achever et qui paraîtra sans doute début 2006 chez Gallimard, le thème central est la transmission de la culture de génération en génération, et la lutte sans cesse recommencée contre la barbarie. L'homme à l'oreille coupée aborde, il me semble, un tout autre sujet : est-ce que raconter, c'est mentir ? Quel est le rôle de la fiction ?
- Nvl En relisant Le petit royaume, vous expliquez en parlant du roi Hagar qui apprend à lire : « Il lut pendant des mois. Et plus il lisait, plus il perdait le goût du commandement ». La joie et la démocratie seraient-elles dans le livre moins le commandement ?
- J.-C. M. Hagar, brute épaisse tyrannique et violente, se civilise en apprenant à lire et à écrire. Il « s'attendrit », et c'est au moment où on a envie de l'absoudre que je le punis pour l'ensemble de son œuvre ! Et de quelle façon : écrasée par son propre livre des Lois ! C'est cruel mais drôle. Et, en ce cas-là, je ne résiste pas à la tentation...
- Nvl Dans votre jeunesse, vous avez été plusieurs années interne et donc quelque peu « prisonnier » de l'institution scolaire. Vous avez été prof, puis avez repris votre liberté par rapport à l'Education nationale. Dans La troisième vengeance de Robert Poutifard, vous mettez en scène un enseignant quelque peu incompétent. Ne réglez-vous pas quelques comptes avec l'education nationale ?
- J.-C. M. En aucune façon. J'ai été (il y a plus de 20 ans et pendant quelques brèves années) un professeur heureux. Cela reste une belle époque de ma vie. Je n'ai pas de compte à régler avec l'institution. Je continue à fréquenter les établissements scolaires. J'y rencontre des enseignants exemplaires, et d'autres qui n'ont rien à dire aux enfants, ce qui me désole. L'éducation ne devrait être confiée qu'aux meilleurs d'entre nous, les plus compétents et les plus généreux. Ce n'est pas le cas, malheureusement. Il faudrait sans doute doubler le traitement des professeurs pour revaloriser la profession. *La troisième vengeance de Robert Poutifard* n'a rien à voir avec tout ça. Elle est une comédie à la Roald Dahl, légère et vive, écrite pour amuser mes enfants.
- Nvl Dans ce livre, on s'aperçoit que, derrière un statut (enseignant ou élève), il y a des personnes avec chacune leurs difficultés d'être. Serait-ce votre philosophie ?
- J.-C. M. Il y a effectivement d'abord la personne, ensuite le costume qu'on lui a mis sur le dos. Oublier cela, c'est réduire les êtres à une fonction. On peut en crever de détresse. Je me rappelle une discussion vive que j'ai eue récemment à propos du suicide des policiers. Je ne peux pas admettre qu'on ironise là-dessus.
- Nvl Tant dans L'enfant océan que dans A comme voleur, il apparaît une dimension sociale où pointe une révolte contre l'injustice. Etes-vous un révolté ?
- J.-C. M. Oui, bien sûr, l'injustice me révulse. Mais je n'ai pas la tête politique, je n'ai pas cette culture. Je peux participer à une manifestation parce que la cause défendue est la mienne, mais je m'y sens toujours terriblement mal à l'aise. Adhérer à un parti, à un syndicat, est une chose très éloignée de moi. C'est comme ça. Je n'en suis ni fier ni honteux. J'espère prendre part à la lutte à ma façon, c'est-à-dire en écrivant.
- Nvl Sachant que vous êtes originaire du Massif Central, des Monts du Forez, j'ai eu moi-même l'impression de retrouver ces paysages en lisant le chapitre la forêt de l'Oubli de La rivière à l'envers. Est-ce que votre terre d'origine est une source d'inspiration ?

- J.-C. M. Les paysages de *La rivière à l'envers*, c'est autant le Cachemire que les Monts du Forez où j'habite. Je ne suis pas accroché viscéralement à ma région. D'ailleurs j'en suis parti longtemps. Je crois que je pourrais écrire de la même façon sur une île du Pacifique ou à Manhattan. En réalité, mon pays, c'est ma langue, je le sens bien, la langue française et l'univers qu'elle m'ouvre. Ceci dit, je dois à mon Auvergne natale les paysages mentaux du conte, la nuit noire, les ruisseaux, les sapins, le printemps qui arrive. J'en suis imprégné.
- Nvl Pourrait-on faire un lien entre la forêt et le désert, au sens où le désert (que je ne connais pas) peut être au même titre que la forêt un lieu où l'on se fait oublier, où l'on se cache et un lieu de redécouverte de soi ?
- J.-C. M. D'un point de vue romanesque, ces deux lieux peuvent effectivement remplir pour celui qui y pénètre la même fonction : se soustraire à la communauté des hommes, qu'elle soit rassurante ou menaçante. Dans mes romans cependant, il me semble que la forêt et le désert apparaissent comme des lieux qu'il s'agit surtout de franchir. Ils sont des passages. Il faut ressortir de l'autre côté, voilà. Mais je ne les mets pas sur le même plan. La forêt, dans mon esprit, est beaucoup plus angoissante. Elle n'est pas protectrice. Y entrer, c'est plonger au fond de ses peurs et dans le noir de son inconscient. La forêt grouille de choses cachées, sombres. Elle évoque le pourrissement. Elle est terrifiante. Le désert au contraire montre tout dans sa grande clarté. Il est certes vertigineux, puisqu'il nous projette dans l'infini cosmos, mais il est ouvert, pur et lumineux. Ces réflexions sont évidemment celles d'un créateur de fiction, pas d'un explorateur!
- Nvl J'ai personnellement été très ému dans Cornebique de votre « beauseigne », terme argotique de votre région. Comment le traduiriez-vous pour les non-stéphanois ?
- J.-C. M. « Beauseigne! », c'est quand on s'apitoie sur quelqu'un : un enfant, un animal, une personne vulnérable ou en difficulté. Il faut y mettre le ton. « Il avait les doigts gelés, beauseigne... ». C'est le mot de la compassion sincère, un mot de braves gens. Dans *La ballade de Cornebique*, j'ai puisé dans ce registre. C'est un roman populaire, chaleureux. Et pudique, je crois.
- Nvl Mais pourquoi avoir pris comme héros un bouc, animal a priori pas très charmant? Vous avez réussi en tout cas à nous le rendre très sympathique.
- J.-C. M. Il me fallait un grand personnage et un petit, le petit pouvant voyager sur l'épaule ou dans la poche du grand. Pourquoi un bouc ? Je ne sais plus. Cornebique est franc, immédiat, bon vivant, il n'a pas inventé la poudre, mais il a un grand cœur. Il m'a semblé qu'il pouvait être un bouc.
- Nvl Vous êtes vous-même traducteur ; avez-vous été traduit dans d'autres langues ?
- J.-C. M. Ça commence : allemand, russe, chinois, coréen. Et c'est en route pour l'américain et le lituanien.
- Nvl Auteur et traducteur, comment concevez-vous la relation entre les deux ?
- J.-C. M. Traduire, pour moi, c'est comme faire des gammes et des exercices. C'est entretenir une technique. J'y prends plaisir parce que le travail avance avec une régularité mathématique. C'est rassurant et exempt d'angoisse. Ça n'empêche pas de dormir. Ecrire, si.
- Nvl Quelle place prend la musique et la fête dans votre vie ? En vous posant cette question, je pense en particulier à Cornebique... Jouez-vous d'un instrument ? Le banjo ?
- J.-C. M. La musique accompagne ma vie et mon travail. A chacun de mes romans correspond une voix ou une musique particulière. En ce moment, et depuis un an, j'écoute Kathleen Ferrier, formidable contralto britannique, morte à 41 ans. Sa voix habite le roman. Sans elle, je ne l'écrirais pas. Je dirai en exergue ce que je lui dois. J'aime les voix féminines. Celle de Lakshmi Shankar, qui m'a accompagné pendant toute l'écriture de La rivière à l'envers, celle de Billie Holiday... J'aime le violoncelle de Rostropovitch dans les Suites.
- Si je joue moi-même d'un instrument ? Non. J'aime trop la musique pour lui infliger ça ! Je me contente d'écouter. Ça, je sais très bien le faire.
- La fête ? Non. Je ne suis pas un fêtard. Je ne l'ai jamais été. Question de tempérament. C'est assez curieux, j'aime beaucoup « l'idée » de faire la fête, mais la faire pas tant que ça. J'adore aussi l'idée de danser, mais je déteste danser. Et pourtant je ne suis pas un cérébral. J'aime me dépenser, courir. Je suis physique. Allez démêler ça...
- Nvl Vous alternez dans votre œuvre des livres plutôt sérieux (La rivière à l'envers, Hannah) et des livres où vous semblez bien rire et où vous nous faites rire. Vous avez monté des spectacles de clown, avez-vous un côté clown triste ?

J.-C. M. - Pour moi, le manque d'humour est rédhibitoire. Il m'arrive de côtoyer des gens intelligents, sensibles, cultivés, courtois, mais avec qui je me sens mal à l'aise. Je ne sais pas pourquoi jusqu'au moment où je finis par comprendre : ils sont dépourvus d'humour ! Ça me déstabilise terriblement.

Dans ma famille, il y a cette culture de l'autodérision, de la prise de distance avec les événements, du commentaire drôle qui dédramatise, qui rassure. L'humour met entre le monde et soi un filtre qui le rend supportable. Mais, au-delà de ce côté fonctionnel, il est aussi, me semble-t-il, une sorte d'élégance. Dans *La rivière à l'envers* j'ai écrit cette phrase : « Alors Tomek accepta enfin l'idée que c'était ainsi et pas autrement. (...) et puis il ne servait à rien d'être triste. La tristesse est impolie, se dit-il, et il prit la résolution de penser davantage aux autres et un peu moins à lui-même ». Je suis très fier de ces trois lignes toutes simples. Je n'aime pas trop l'expression « clown triste ». Pourquoi un clown serait plus triste qu'un assureur ou qu'un jockey. Un clown est triste quand il n' a pas de travail, disait Pierre Etaix, je crois.

Nvl - En vous lisant, j'ai pensé à Jacques Lacarrière, voyageur comme vous, qui dit « un poème, n'est-ce pas quand un mot en rencontre un autre pour la première fois ? ». Je trouve vos livres très poétiques, par exemple lorsque vous parlez des « Mots qui réveillent ». Ecrivez-vous de la poésie ?

J.-C. M. - Sur la forme, Lacarrière a raison, il suffit parfois d'une infime bousculade de la grammaire ou du vocabulaire, il peut suffire d'ajuster les mots différemment pour leur conférer une force nouvelle, les redécouvrir. Non, je n'écris pas de poésie, en tout cas pas de poésie « déclarée ». Si je mets de la poésie ça et là, elle est intégrée dans le texte et à son service, elle est discrète, j'ai envie de dire clandestine. J'aime quand la poésie surgit là où on ne l'attend pas. Les « Mots qui réveillent » sont peut-être effectivement une trouvaille poétique. Certains lecteurs se contentent de cet aspect-là : « C'est joli.» D'autres cherchent à décoder : « Est-ce que ça signifie que... ? » Moi, j'écoute. Je ne sais pas. Quand j'écris, je me fie davantage à mon intuition qu'à mon intelligence. Je ne suis pas très compétent pour analyser mes romans.

Nvl - Merci, Jean-Claude Mourlevat, d'avoir accepté de vous confier à Nous voulons lire!

Jean-Claude Bonnet

08 mars 2006 -

rencontre avec Jean-Claude Mourlevat



photo de Jean-Claude Mourlevat extraite de son site : www.icmourlevat.com

Histoire de l'enfant et de l'œuf, ill. F. Teyssèdre, Mango



« Six années durant le vieil homme raconta chaque soir une histoire différente et il le faisait si bien que chaque soir on le croyait »¹

Il n'a rien d'un vieux bourlingueur à l'oreille coupée - croyez-moi -, Jean-Claude Mourlevat partage avec son personnage le bonheur et le talent de raconter des histoires, peut-être aussi le goût de voyager, d'aller à la rencontre des gens et des surprises, d'être là où on ne l'attend pas...

Des chemins qui bifurquent l'ont conduit à l'écriture : l'enseignement - heureux - de l'allemand quelques années puis une longue et passionnante expérience théâtrale comme comédien avec un spectacle en solo de clown muet et comme metteur en scène.

Pour un ami comédien, il écrit alors des contes destinés à être dits, les présente à des éditeurs avec succès. Ce seront L'Histoire de l'Enfant et de l'œuf, Le Jeune loup qui n'avait pas de nom et Kolos et les 4 voleurs. Ensuite vint le désir d'écrire des histoires plus longues aux formes diverses, inattendues et si bien accueillies par les lecteurs. Il s'en réjouit mais avec une vraie modestie et parle avec reconnaissance de ses liens avec la littérature du passé « ce patrimoine commun auguel il apporte sa petite pierre ». Il évogue ses liens avec les contes - Le Petit Poucet bien sûr, de L'Enfant-Océan - mais aussi tous les contes et les mythes qui nourrissent La Rivière à l'envers et Hannah, la forêt d'oubli, le champ de fleurs qui endort, la sorcière-sphinx aux énigmes mortelles, suspendue à ce terrible arc-enciel noir. Défilent alors le souvenir des Mille et une nuits, du Magicien d'Oz. des Contes de Grimm, des mythes grecs et de tant d'autres mais tous ces contes sont revisités par une écriture singulière où le merveilleux peut rejoindre le réalisme, où l'humour conjure l'angoisse.

Les contes, il ne les a pas lus dans son enfance mais de cette enfance dans un village d'Auvergne il garde le souvenir d'un décor de contes, un trésor de sensations qui ont nourri son imaginaire : la vraie nuit noire, la forêt proche, la neige profonde, les ruisseaux bruyants. La lecture des contes plus tard est venue s'inscrire dans ce décor.

Parmi ses lectures d'enfance, un éblouissement vers 12 ans pour *Robinson Crusoé* qui comble alors sa solitude de petit pensionnaire au collège d'Ambert, Robinson qui l'accompagne toujours – II le relit tous les deux ou trois ans – et il ne résiste pas au plaisir de me réciter le début « En 1632, je naquis à York, d'une bonne famille, mais qui n'était point de ce pays. Mon

rencontre avec Jean-Claude Mourlevat

père, originaire de Brême... » La voix de Robinson lui parle encore de solitude et d'aventure.

Si les contes ont nourri son imaginaire, il reconnaît aussi le rôle que joue l'expérience du théâtre dans son écriture. Les spectacles en solo lui ont appris l'art – et l'urgence - de maintenir en haleine son auditoire, de faire rebondir l'intérêt – de créer la surprise.

Du théâtre lui vient le souci de faire entendre la voix de ses personnages, voix des narrateurs dans *L'Enfant-Océan*, voix si expressive des longs soliloques de Cornebique le musicien, de ses confidences au loirot endormi, de ses fragments de folk-songs.

Car Jean-Claude Mourlevat aime le rythme des phrases et les sonorités des mots et travaille ses textes à haute voix, comme s'ils devaient être dits. Écoutons-le jouer avec jubilation avec le nom de ses personnages - « Ici, tous les noms sont en bique, boc ou bouc. On s'appelle Bornebique, Bique-en-Borne, Sautenbique... » Ainsi commence La Ballade de Cornebique. Ailleurs, au pays des parfumeurs, dans La Rivière à l'envers, tous les noms riment en « Gom ». Dans Hannah, l'héroïne rencontre des enfants au nom étrange, Verida-Lucidémone et Colino-Tramonostir, noms dont il importe de respecter la cadence. On pense alors à ce conte qu'il inventa : Le jeune loup qui n'avait pas de nom et qui reçut pour mission de donner des noms... Jean-Claude Mourlevat - Celui-qui-donne-les-noms.

Conteur, il ne cesse d'inscrire des histoires dans l'histoire, des récits dans le récit premier et rêve d'écrire un livre de nouvelles qui se feraient écho. Car il aime que ses histoires se fassent signe. Ainsi Tomek dans *La Rivière à l'envers* verra passer « six garçons jumeaux qui en portaient un septième dans un sac de toile » surgis de *L'Enfant-Océan*.

Son inspiration part aussi du réel. Il nous en livre quelques secrets: à propos de *L'Enfant-Océan*, un petit élève, dans un de ses premiers postes en Normandie, arrive un matin de juin en pleurant: son père vient de jeter son cartable dans le puits. « Ensuite, le petit Poucet est venu à la rescousse, mon enfance aussi, nous étions six à la maison ».

La photo d'une petite fille juive cachée par ses grandsparents pendant l'occupation, lui inspire le personnage de la petite Emmi dans *La Balafre*.

Il n'évite pas les sujets graves, l'abandon, la solitude, la violence mais ne se complaît jamais dans l'évocation de la souffrance.

« Dès qu'on va trop loin dans le douloureux, j'ai besoin de rebondir par une pirouette plus légère » - par l'humour ou le fantastique. Ainsi Yann Doutreleau L'Enfant-

La Ballade de Cornebique, ill. C. Oubrerie, Gallimard Jeunesse



rencontre avec Jean-Claude Mourlevat

Océan échappe-t-il à son destin de façon merveilleuse et énigmatique en allant rejoindre la légende. Le courageux Cornebique ne cède pas devant les épreuves, ne renonce jamais à protéger son loirot et répète encore, en grand danger de mort, « ça me plaisait bien tout ce carrousel. J'ai bien eu quelques pierres dans mes lentilles aussi, mais pour l'essentiel, ça me plaisait ».

Dans ces dénouements heureux, où ses héros après un long cheminement trouvent enfin leur place, transparaît l'optimisme profond de l'auteur.

En face de la violence et de la bêtise, il y a la résistance, la solidarité et le bonheur d'être vivant même si l'on doit mourir un jour, comme le dit si bien son histoire préférée, *La Rivière à l'envers*. Seule la passerine d'Hannah boira l'eau d'éternité de la rivière Qjar.

Il nous parle encore de son plaisir de traducteur — « ses grandes vacances » au regard des tourments de l'écriture — et se réjouit de faire connaître un livre de Michael Ende (Jim Knopf - Les Aventures de Jim Bouton), écrit dans les années 60, dont il prépare l'adaptation pour décembre prochain, un grand livre d'aventures. Avant, paraîtra chez Gallimard, son dernier roman, une comédie cruelle à la Roald Dahl, Les Trois vengeances de Robert Poutifard.

De tous ses livres passés et à venir il parle avec bonheur, de ses lecteurs aussi qui lui offrent parfois de merveilleuses surprises. Il raconte : une rencontre en Suisse avec des enfants. Une petite fille lui dit qu'Esthergom (le nom du chef des parfumeurs dans *La Rivière à l'envers* choisi pour sa sonorité, au hasard, sur une carte) est le nom du village où vivent en Hongrie ses grands-parents. Il lui demande alors son nom – « Hannah » dit la petite fille (nom de l'héroïne du roman).

- « Magique ! » dit l'auteur qui voit la fiction rejoindre la réalité.
- « Magique » c'est sur ce dernier mot que j'aimerais le quitter, en attendant ses prochaines histoires. Et comme le chante si bien Cornebique : « So long... »

Claude Ganiayre

 Citation extraite de L'Homme à l'oreille coupée, Thierry Magnier.

Bibliographie

Albums

- L'Histoire de l'enfant et de l'œuf, ill. Fabienne Teyssèdre, Mango 1997 (épuisé).
- Kolos et les quatre voleurs, Flammarion 1998, ill. Isabelle Chatellard.
- Le Jeune loup qui n'avait pas de nom, Milan 1998, ill. Jean-Luc Bénazet.
- Le Voyage de Zoé, Bordas 1999, ill. Sofi.
- Les Billes du diable, Nathan 2000, ill. Jean-François Martin.
- Le Petit royaume, Mango 2000, ill. Nicole Claveloux.
- Regarde bien, Nathan 2001, ill. Alice Charbin.

Romans

- La Balafre, Pocket Junior 1998, ill. Christian Heinrich.
- A comme Voleur, Pocket Junior 1998, ill. Christian Heinrich.
- L'Enfant Océan, Pocket Junior 1999, ill. Christian Heinrich.
- La Rivière à l'envers, Pocket Junior 2000, ill. Marc Taraskoff.
- Hannah, Pocket Junior Mai 2002, ill. Marc Taraskoff.
- Je voudrais rentrer à la maison, Arléa, 2002.
- L'Homme qui ne possédait rien, Thierry Magnier 2002.
- L'Homme à l'oreille coupée, Thierry Magnier 2003.
- L'Homme qui levait les pierres, Thierry Magnier 2004.
- La Ballade de Cornebique, Gallimard Jeunesse 2003, ill. Clément Oubrerie.

Traductions de l'allemand au français Albums

- Bon voyage, petit ours !, de Monika Dittrich, Jeux d'Aujourd'hui 2000.

(Titre original: Gute Reise)

- L'Ours et la lune, de Rolf Fänger et Ulrike Möltgen, Jeux d'Aujourd'hui 2000. (Titre original : Der Mondbär)

Romans

- Zorro Circus, de Jo Pestum, Pocket Junior 1998 (Titre original: Zorros Zirkus)
- Robinson et Juliette, de Klaus Kordon, Roman Pocket Junior 1998 (Titre original: Robinson, Mittwoch und Julchen)
- Les Aventures de Jim Bouton, de Michael Ende (Titre original : Jim Knopf) à paraître.

Entretien avec Jean-Claude MOURLEVAT

Avant d'être un écrivain qui compte dans le paysage de la littérature pour la jeunesse, Jean-Claude Mourlevat a enseigné, pratiqué le théâtre, et même été clown, toujours en quête d'histoires et d'émotions à transmettre. Chez Thierry Magnier, dans la collection "Petite Poche ", il a publié récemment deux courts récits, dans la tonalité du conte, un genre qu'il ne cesse d'explorer.

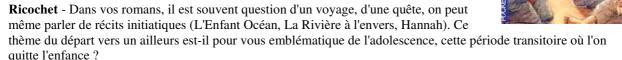
Jean-Claude Mourlevat

Ricochet - Vous avez été professeur d'allemand, clown, vous êtes aujourd'hui auteur pour la jeunesse. Selon vous, quel est le point commun entre ces divers métiers ?

Jean-Claude Mourlevat - Le point commun est le lien tendu entre soi et les autres. Comme pédagogue, j'avais la mission de transmettre une connaissance, j'avais accepté cette responsabilité et j'étais payé pour cela. Mais je passais volontiers par l'émotionnel, l'affectif, le jeu. Trop peut-être. Alors j'ai basculé une première fois.

Comme comédien-clown, j'ai tissé avec les gens un lien d'une autre nature. Celui du pur plaisir, du rire-ensemble, de l'éphémère. J'ai donné mon spectacle muet : " Parlez-moi d'amour " (je jouais cette mélodie sur mon lacet de chaussure, avec un archet) plus de 600 fois. Je ne m'en suis jamais lassé.

Et puis, j'ai mesuré les limites de cette forme d'expression, ou plutôt mes limites dans cette forme d'expression. Alors je me suis peu à peu désengagé physiquement : j'ai fait de la mise en scène et enfin, j'ai commencé à écrire, presque par hasard. Mais je ressens toujours de la même façon ce lien à tendre entre moi et les gens : élèves puis spectateurs, maintenant lecteurs et auditeurs...



J-C Mourlevat - Je me sens désarmé pour répondre correctement à cette question. Dès que je raisonne là-dessus, j'ai la sensation de vider le propos de tout intérêt. Mes histoires arrivent à dire (un peu) ce que je ressens. Je pose sans cesse le doigt sur cette même blessure, cette même nostalgie-mélancolie. Partir... Et quitter, donc... Ouvrir la porte, mais la refermer derrière soi, aussi. Mourir à quelque chose, pour naître à autre chose. Dire adieu à des gens qui disparaissent dans le sombre, et voir déjà la silhouette des autres qui se dessinent, et qu'on quittera aussi, un jour. L'abandon de son passé, de son enfance, l'incertitude de tout, de soi-même, mais le désir ardent de vivre. Est-ce que notre adolescence est l'endroit de notre vie où tout cela se ramasse le plus intensément ? Je le crois. En tout cas je n'en suis pas guéri.

Ricochet - Vous êtes un passionné de contes, on retrouve dans vos récits des éléments légendaires, merveilleux ou magiques, est-ce un goût qui vous est resté depuis l'enfance ?

J-C Mourlevat - J'ai eu accès aux contes tardivement. Ma culture d'enfant n'est pas livresque. Elle m'a davantage été transmise par la " vraie vie ". J'ai éprouvé très petit les nuits noires, la neige abondante, les ruisseaux du printemps, la profondeur de la forêt, tous ces décors de contes, toute cette nature habitée. J'ai découvert seulement plus tard les histoires qui allaient avec...

A propos des contes, je suis loin de les aimer tous. Beaucoup sont répétitifs et sans grand intérêt. Seulement, on y trouve souvent une liberté très excitante pour l'imagination. Le monde y est à la fois simplifié et transfiguré. L'impossible, le fantasme, le rêve s'y développent avec naturel.

Quant au " merveilleux ", il ne m'intéresse pas s'il n'est qu'un jeu convenu. Il faut qu'il se frotte aux vraies émotions de la vraie vie, qu'il nous parle de ce que nous avons de plus vif, de plus secret.

Dans "La rivière à l'envers " et dans " Hannah ", je suis redevable à tous ceux qui ont écrit avant moi et qui m'ont nourri de leur imaginaire. J'ai tâché d'ajouter mon petit caillou. A cause de cela, et même si je suis fier d'eux, je considère ces deux romans avec modestie. J'en parle souvent avec enthousiasme, comme s'il avait été écrit par quelqu'un d'autre!

Ricochet - Dans l'album " Le Petit Royaume ", qui ressemble à un conte philosophique, il est question d'un roi qui interdit les livres. Quelles sont pour vous les vertus irremplaçables du livre ? Et que pensez-vous des discours alarmistes sur la désaffection des jeunes pour la lecture ?

J-C Mourlevat - La lecture, l'écriture, le livre ont des vertus de silence, de lenteur et de solitude qui favorisent le commerce avec le " secret des choses ". Je compare la lecture à la marche à pied : elle nous ramène aux choses simples qui composent le monde, juste là, autour de soi, les pierres, les odeurs, les animaux, mais en même temps elle ouvre les portes de notre imaginaire vers des territoires lointains.

C'est ce balancement entre le loin et le près, au gré du marcheur-lecteur, qui fait selon moi, le charme délicieux de la lecture. "Le Petit Royaume " évoque la lutte éternelle entre la culture et la brutalité. C'est un thème qui m'est cher. Evidemment.

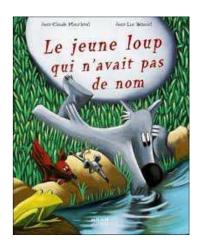
Je partage l'inquiétude liée à la désaffection du livre chez les jeunes. Chez les garçons en particulier. Mais je me demande si nous lisions réellement davantage, nous ? Je ne suis sûr de rien. Je me dis qu'ils nous valent bien, qu'il faut leur faire confiance. Quand je les rencontre, je m'efforce de les convaincre de mon propre plaisir à écrire, à lire. Je tâche de leur ouvrir cette porte-là.

Ricochet - Vous dites de "L'Enfant Océan" que ce roman est associé à une musique : les Suites pour violoncelle seul de Bach. Vous attachez une grande importance à l'écriture, au rythme et à la musique des mots, vous avez un vrai style, ce qui n'est pas si courant chez les auteurs pour la jeunesse...

J-C Mourlevat - J'ai écouté les Suites pour violoncelle seul de Bach (par Rostropovitch) en boucle pendant l'écriture de " L'enfant Océan ". Cette musique m'imposait une profondeur. Je lui dois aussi la cohérence du roman

Mon style? Je suis incapable de le définir. Je sais seulement que pour moi l'écriture d'un texte ressemble à la traversée du funambule. C'est un équilibre fragile. Ça sollicite davantage l'intuition et les sens que l'intelligence. C'est presque physique. On progresse lentement, et on sent bien quand on risque de tomber! Tiens, encore une histoire de fil tendu... Par ailleurs, j'essaie d'être un auteur pour tous, pas seulement pour la jeunesse.

Ricochet - Il vous arrive aussi de lire vos textes à haute voix, est-ce une façon pour vous de retrouver le goût du théâtre, que vous avez pratiqué après l'enseignement ? J-C Mourlevat - Quand on a goûté au théâtre, à l'intensité de cette relation directe avec les gens, il est difficile d'y renoncer. J'ai plaisir à lire à voix haute, à voir les yeux des gens qui écoutent, à les faire rire, à goûter la qualité de silence après une phrase, à jouer sur de l'infime. J'ai à chaque fois la sensation que nous sommes entre nous, que nous faisons la fête et que nous luttons à notre façon contre la barbarie sous toutes ses formes. Lire à voix haute, c'est aussi pour moi le plaisir d'accompagner mes textes au-delà du bureau de poste où j'expédie mon manuscrit à l'éditeur...En lisant, je rends visite aux personnages que j'ai inventés, côtoyés et aimés.



Ricochet - Dans votre roman " pour adultes " paru en 2002 chez Arléa, Je voudrais rentrer à la maison, il est encore question de l'adolescence, à travers un personnage qui est pensionnaire. Pourquoi cet âge vous inspire-t-il tellement ?

J-C Mourlevat - J'avais 10 ans et on m'a mis dans cet internat très dur. J'en ai gardé toute ma vie le souvenir amer. Une forme de détresse, voilà ce que j'ai vécu. Trente-cinq ans plus tard, j'ai voulu donner la parole à cet enfant-là. " Cela a dû te faire du bien ? " me demande-t-on. Oui. Et du mal aussi. Parce que, si j'ai réussi à rendre visite à ce petit garçon interne que j'étais, je n'ai pas pu le sortir de là.

Ce roman autobiographique est aussi un début d'essai sur la mémoire, sur les arrangements que nous faisons avec notre propre passé, sur la reconstruction. Nous inventons les souvenirs dont nous avons besoin. Ce n'est pas mentir, c'est donner du sens à notre vie.

Ricochet - Récemment, vous avez publié deux titres dans la collection "Petite Poche " de Thierry Magnier, L'Homme qui ne possédait rien et L'Homme à l'oreille coupée, deux textes courts dans lesquels on retrouve votre goût du conte, votre art de raconter des histoires. Comment l'éditeur Thierry Magnier vous a-t-il convaincu de participer à cette collection ?

J-C Mourlevat - "L'homme qui ne possédait rien ", je l'avais écrit en 1999 pour un recueil appelé "Des mots pour la vie " et vendu au profit du Secours Populaire. Le texte restait disponible et convenait tout à fait, en esprit et en volume à la collection Petite Poche de Thierry Magnier. "L'homme à l'oreille coupée " fait tout naturellement suite au premier.

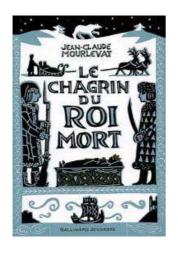
Ricochet - Vous avez maintenant un site internet qui retrace votre parcours, quel genre de témoignages recevez-vous, via le courrier électronique ?

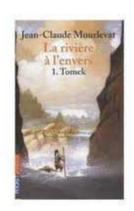
J-C Mourlevat - Je reçois des témoignages chaque jour et je me désole d'y répondre le plus souvent par quelques mots - merci de votre gentillesse et de votre intérêt pour mon travail...Je ne peux pas faire mieux. Il faudrait plusieurs vies. Ce sont des enfants ou des adultes, à part égale. Parfois c'est pour en savoir plus sur moi, mais souvent c'est simplement pour dire qu'ils ont été touchés par tel ou tel roman, par tel ou tel passage, telle ou telle phrase... Cela me conforte, me rassure. Mais cela me donne aussi une responsabilité. A quand le prochain ? me demande-t-on. C'est comme un rendez-vous d'amour. Je suis heureux d'y aller, mais j'ai le trac. Et si je n'était pas à la hauteur ? Ça tord le ventre, mais c'est bon...

Ricochet - Quels sont vos projets du moments, ou vos envies pour la suite ?

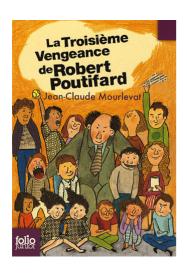
J-C Mourlevat - Mon prochain roman, qui s'appellera peut-être " La ballade de Cornebique " paraîtra chez Gallimard (Collection Hors Piste). Il est " culotté et plein de vitamines ! " m'ont-ils dit. A part ça, je suis en train de traduire et d'adapter pour Bayard une merveille de la littérature allemande : un roman de Michaël Ende qui s'appellera : " Les aventures de Jim Bouton ". Mes envies pour la suite ? Je voudrais avoir pendant quelques années encore l'énergie d'accoucher chaque année à l'automne d'un roman dont je sois fier. Je n'en demande pas davantage. En réalité, je suis toujours très émerveillé de ce qui m'arrive et j'espère que ça durera encore un peu avant qu'on me secoue l'épaule pour me réveiller.

En passant par le net, retrouver le site de Jean-Claude Mourlevat. http://www.jcmourlevat.com/

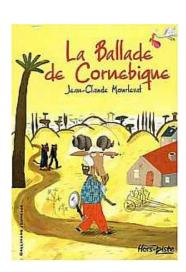












Jean-Claude Mourlevat: "Je dois être auteur..."



(Interview retrouvée dans nos archives, menée par Emmanuelle Fumet en oct.2000)

-Avant d'être écrivain, vous avez enseigné l'allemand puis vous avez été clown muet. Comment avez-vous évolué de l'un aux autres?

-J'ai la passion de communiquer et celle d'imaginer des histoires... Au départ, j'ai enseigné une langue pour voyager. Mais je crois avoir plus appris dans les ateliers théâtre, où j'ai découvert la complexité des personnes. Mon personnage de clown, Guedoulde, était tout en velléités foudroyantes, avec

une immense fragilité. Le clown est une façon de parler de soi de manière distanciée et pudique... Puis j'ai écrit cinq contes qui ont été mis en scène et que j'ai ensuite proposés à des éditeurs. Trois ont été pris. Alors j'ai écrit "La balafre" en trois semaines, exalté. Ça s'est enchaîné sans que je voie cette pente qui me menait à pouvoir dire aujourd'hui, un peu intimidé, "je dois être auteur...".

-Quelle importance un " peut-être auteur " accorde-t-il à la littérature?

-C'est comme si la culture était nécessaire pour grandir. Je crois que l'acte de lecture est un moment de lenteur et de concentration, une rencontre de deux solitudes. D'ailleurs l'enfant lit-il avec sa voix à lui, ou avec une voix qu'il imagine? En tout état de cause, qu'il prenne le temps d'aller vers quelque chose me paraît positif. J'espère que ça lui apporte des choses différentes de ce qu'on lui sert prédigéré, sans réflexion ni accompagnement, à la télévision par exemple.

-La structure du conte est très présente dans votre écriture. Quelque chose met en mouvement vos personnages, qui n'est pas forcément réel mais qui est vrai pour eux. C'est l'idée qu'il faut partir pour grandir?

-C'est l'idée de cheminement. La conviction qu'on n'est pas limité à l'enveloppe de son corps, qu'il y a une ouverture possible. L'idée de gratuité aussi, d'effort vers quelque chose. "A comme voleur" parle de la difficulté pour un adolescent à avoir la moindre emprise sur le monde. Il n'a pas d'argent, il est mineur, on ne l'écoute pas. Mais à l'intérieur, c'est un volcan. Le désir intense et l'empêchement : je crois que la souffrance résulte de ça. S'il y a une pédagogie dans ce que j'écris, ça pourrait être ça : la justification de la vie, ce n'est pas le but qu'on n'atteint pas toujours, mais le mouvement qui va vers. C'est un pari qu'on fait pour donner un sens à sa vie.

-Justement, de manière récurrente, vos héros partent d'une solitude et rencontrent des êtres différents d'eux dans leur " voyage " initiatique...

-Effectivement, Tomek, dans "La rivière à l'envers", voyage seul, mais fait des rencontres chaleureuses et humaines. Comme lui, les héros de "La Balafre" et de "A comme voleur" ont une forte sensibilité et sont mis en action par le moteur d'une rencontre. Une femme, une personne âgée... Ce sont des modèles dans lesquels l'enfant peut deviner une humanité, une richesse et une direction à suivre. Je crois que beaucoup d'ados ont des repères bancals de gens sans objectif. Les rencontres de personnages positifs même s'ils sont complexes font avancer. Pour moi la solidarité, l'humanisme et le courage personnel prévalent et j'essaie de les enseigner d'une façon ou d'une autre. En tout cas, tant que j'écris pour les enfants, je considère ma responsabilité qu'il y ait une récompense au bout de la quête de mes personnages. On n'a pas le droit de désespérer un enfant.

-Dans "Le jeune loup qui n'avait pas de nom", le septième petit loup n'existe pas dans sa famille parce qu'il n'a pas de nom. Au bout de sa quête, au bout de son sommeil, il acquiert une identité qui est une fonction : celle de nommer. Le petit royaume présente un monde utopique, où la lecture apporte la sagesse et où " la goutte d'eau creuse la pierre... Vous tenez à la dimension philosophique du conte?

-L'idée que les choses ne viennent pas violemment, qu'on a toute une vie pour apprivoiser la réalité de notre mort... Rapprocher ces contes de Kafka est un peu acrobatique, mais effectivement, Le château et Le procès basculent aussi avec le sommeil... Par le conte, je veux transposer les choses essentielles

-"L'Enfant Océan" offre une grande justesse de ton, rendue par les voix multiples, et par votre respect pour chacun des personnages. Pourquoi avez-vous choisi ce procédé de narration croisée, pas toujours facile pour de jeunes lecteurs, à qui vous proposez par ailleurs " d'entrer " dans la tête d'adultes?

-Les enfants me posent parfois la question : "Mais vous, qu'avez-vous écrit là-dedans ? " J'aime écrire à la première personne, or je ne savais pas qui ce " je " pouvait être en la circonstance... Et puis cela m'intéressait de faire parler tout le monde - sauf Yann. Le résultat est-il trop difficile pour les jeunes lecteurs ? Je crois qu'un enfant peut se projeter un peu dans la tête d'un adulte, même si c'est complexe. Mais en réalité, je n'ai pas vraiment écrit "L'Enfant Océan" pour la jeunesse. Il était d'ailleurs question un moment qu'il soit présenté en collection adulte. Il demande sûrement une certaine maturité littéraire au lecteur.

- Comment expliquez-vous l'engouement pour ce roman?

- C'est un roman atypique... mais ce n'est peut-être pas une réponse suffisante. Peut-être est-ce aussi parce qu'il a une musique, les "Suites pour violoncelle seul" de Bach. J'avais l'impression que cette musique m'aidait à m'élever un peu, à donner une cohérence, quand j'écrivais des choses quotidiennes
- -Votre dernier récit, "La Rivière à l'envers", plonge le lecteur dans un univers merveilleux, chargé de symboles : la Forêt de l'Oubli, les Mots qui réveillent, l'Île inexistante, le monde utopique des Parfumeurs...

-C'est une sorte de simplification du monde, comme dans tout conte. Ce livre dit la permanence de la vie au-delà des morts particulières. Les héros se demandent s'ils ont vraiment vécu tout ça. On ne sait pas si l'eau disparaît. Dans "La rivière à l'envers", je voulais une tonalité claire. Quand Tomek se perd dans la Forêt de l'oubli, il entre dans l'immensité de son inconscient, mais avec légèreté. C'est un livre drôle où il n'y a que de braves gens... et malgré tout il est dur.

-Avez-vous envie d'écrire pour les adultes?

-C'est compliqué de répondre à cette question, parce qu'on la pose souvent avec l'arrière-pensée : " Quand allez-vous écrire vraiment ? "... Faisons le point : j'ai écrit un roman pour adultes que j'avais envoyé à des éditeurs qui m'ont gentiment répondu non ; j'ai écrit des contes publiés en jeunesse... et qui sont plus pour adultes dans mon esprit ; je pense en écrire encore un qui pourra être publier en littérature jeunesse, et qui sera en fait " tout public "... Après, je pourrais peut-être basculer dans la littérature adulte. Mais pour moi, ce n'est pas un but, ni même une progression. Ça peut simplement me donner une liberté supplémentaire.

Jean-Claude Mourlevat

« Je lutte avec ce que je sais faire, mes histoires »

«Le meilleur de moi se trouve dans mes livres et c'est dans mes histoires qu'on me rencontrera le mieux» avertit Jean-Claude Mourlevat en page d'accueil de son site. Mais il sait aussi que «les lecteurs ont parfois la curiosité d'en savoir plus», et a bien voulu s'interroger avec nous sur la question récurrente de la liberté dans ses romans.

GWEN BRÉHAULT: La liberté est au centre de beaucoup de vos romans. Quand vous écrivez, tout est-il planifié, ou vous laissez-vous porter par l'histoire? Du coup ce thème récurrent est-il inconscient?

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT: Dans mon écriture, rien n'est jamais planifié. Je suis incapable de faire un plan, je n'en ai jamais fait. Les histoires que je raconte s'inventent en avançant. S'il y est souvent question de liberté, ce n'est pas prémédité, mais inhérent à mon imaginaire. Un jour, un élève m'a demandé: pour quoi seriez-vous prêt à mourir? Ma réponse a fusé sans que j'aie eu le temps d'y réfléchir: pour ma liberté. Il y a eu un silence. C'était sorti de moi avec violence et soudaineté, me laissant surpris moi-même. La privation de liberté m'est insupportable. Que ce soit la mienne ou celles des autres. Le spectacle d'un animal prisonnier d'une cage trop petite et qui tourne à en devenir fou me rend malade pendant trois jours. S'adressant à cet animal, Prévert disait: «La liberté... Tu ne connais pas le mot, mais tu la cherches, hein?» Comment pouvons-nous nous arroger le droit d'infliger ça à une autre espèce? Cet empêchement de se mouvoir, de se déplacer. C'est cauchemardesque. Mais cette torture est tolérée...

GWEN BRÉHAULT: La liberté vous semble-t-elle cependant conquérir peu à peu du terrain dans nos sociétés, sur notre planète?

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT: Le combat pour la liberté de penser est loin d'être gagné Je crois même que nous perdons des batailles en ce moment. Il est difficile - même dans la France d'aujourd'hui, pays démocratique - de dire: je suis homosexuel, de dire: je ne crois pas en Dieu. On se met en danger, on est regardé de travers. Dans d'autres pays on peut le payer de sa vie. J'ai écrit pour Actes Sud un texte sur Sophie Scholl, jeune résistante allemande aux nazis. Elle a été décapitée en 1943, à vingt-deux ans, pour avoir revendiqué sa liberté de parole face à ses bourreaux. Ses amis et elle écrivaient FREIHEIT sur les murs de Munich, ce qui veut dire LIBERTÉ.

GWEN BRÉHAULT: On constate une différence au sein de vos romans. Dans vos romans jeunes, la liberté est un choix, une quête. Dans "La Ballade de Cornebique", le héros fuit un chagrin d'amour, et se retrouve emporté dans une histoire entre amitié et grands voyages. Dans "La Rivière à l'envers", Tomek ferme son magasin pour suivre une jeune fille et retrouver cette rivière extraordinaire. Et dans "L'Enfant océan", les frères fuient suite à un malentendu, car Yann a cru comprendre que leur père allait les tuer. Mais dans vos romans ados par exemple le sublime "Combat d'hiver", la quête de liberté individuelle s'associe à celle d'un peuple soumis à une dictature. Ou encore dans "Terrienne", Anne découvre un monde fantastique mais dirigiste et étroitement contrôlé. On pourrait dire que vos romans jeunes s'articulent autour de la liberté individuelle, et a contrario les romans ados autour de la liberté collective. Pourquoi cette démarcation?

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT: Je n'en avais jamais pris conscience, je me pose peu de questions de cet ordre. Mais cette analyse se défend. L'explication, c'est sans doute que je mets plus volontiers de la politique, au sens noble du terme, dans mes romans pour les ados et grands ados, parce qu'ils ont une réflexion suffisante pour recevoir cela. Il y entre donc des questions de société, et même de civilisation. Il y a des bibliothèques qui brûlent, il y a la culture mise au pas, il y a des barbares, et il y a nous qui essayons de nous défendre, qui luttons pour notre liberté. Je lutte avec ce que je sais faire: mes histoires. Mais je le fais en évitant d'asséner des messages trop lourds ou trop didactiques. J'admire l'image utilisée par Patrick Modiano à ce sujet: il parle d'«acupuncture» et cela me semble très juste.

Propos recueillis par Gwen Bréhault, librairie L'Oiseau Lire à Évreux - https://www.librairies-sorcieres.fr/dossiers/interview-jean-claude-mourlevat/?page=2





lundi 5 mars 2018

Jefferson de Jean-Claude Mourlevat

"Une fable animalière qui ne manque pas de piquants!"

Auteur: Jean-Claude Mourlevat Editions: Gallimard Jeunesse Date de sortie: 1 mars 2018 Nombre de pages: 272

Prix chez l'éditeur : 13,50 euros

Synopsis: Jefferson, jeune hérisson plein d'entrain, vit au pays des animaux. Ce matin-là, il se rend chez le coiffeur, car il est grand temps de se faire rafraîchir la houppette! Mais en arrivant au salon Définitif, Jefferson découvre une scène terrifiante: Edgar le blaireau, son coiffeur, est parterre, une paire de ciseaux plantée dans la poitrine...Qui a commis ce crime abominable? L'enquête mène au pays des hommes. Hélas!



Je remercie les éditions Gallimard Jeunesse pour m'avoir fait parvenir cette nouveauté. J'avais très envie de la découvrir, car j'apprécie les ouvrages de J-C Mourlevat. J'ai d'ailleurs découvert son roman « L'enfant océan » en primaire, c'est là que j'ai vraiment commencé à apprécier cet auteur.

Dans ce roman, on va suivre les aventures d'un jeune hérisson du nom de Jefferson.

Ce hérisson vit dans un pays peuplé d'animaux qui parlent, marchent, lisent des livres, tombent amoureux, vont chez le coiffeur et font des cabanes dans les arbres. Jefferson est un petit animal à la vie bien tranquille. Il décide un matin de se rendre chez le coiffeur afin de se faire rafraîchir la houppette, et de peut-être croiser par la même occasion la belle Carole, une blairelle.

Mais rien ne se passe comme prévu, Jefferson se retrouve accusé d'un meurtre et c'est là que les ennuis commencent et vont le mener au pays des humains.

Ce petit roman de 250 pages environ est une fable animalière renversante, pleine d'action et de rebondissements. Jefferson le hérisson est dans les ennuis jusqu'au cou, aidé de son ami Gilbert le cochon, il va tout faire pour faire éclater la vérité au grand jour. L'histoire principale tourne autour d'une enquête palpitante où les deux amis, hérisson et cochon, vont partir à la recherche des coupables dans le meurtre du coiffeur Edgard le blaireau. Jefferson et Gilbert vont se transformer en véritables Sherlock Holmes à la recherche de preuves et d'indices pour innocenter le pauvre hérisson. Ce roman à l'allure de polar entraîne le lecteur dans le pays des animaux, mais aussi dans celui des humains. Làbas, les animaux comme Jefferson et Gilbert y sont les bienvenus, même si les humains ne se gênent pas pour se moquer d'eux, et pour manger de la viande.

Derrière une enquête policière prenante remplie de péripéties se cache un vrai message important et d'actualité. L'auteur, par le biais de cette fable animalière engagée, souhaite aborder la question de notre rapport aux animaux, mais aussi de dénoncer les conditions de vie dans les abattoirs. En effet, l'enquête de Gilbert et de Jefferson va mener le petit cochon à se retrouver témoin de ce qui peut se passer dans un abattoir pour les cochons, les moutons et les vaches à lait. Le roman est à la base destiné à un jeune public à partir de 9 ans, mais certaines scènes, notamment celle de l'abattoir, sont assez fortes et féroces et peuvent choquer un jeune lecteur. Je conseille donc ce roman un public un peu plus âgé et averti sur le sujet. Jean-Claude Mourlevat dénonce la vérité, notamment les conditions misérables dans lesquelles sont abattus les animaux. L'auteur ne passe pas par quatre chemins et dénonce la peur, la souffrance, l'angoisse et le mauvais traitement. Il défend la cause animale et souhaite sensibiliser son public à cette cause par le biais de cette fable.

À côté de cette triste vérité, les personnages adorables, drôles et touchants rendent la lecture beaucoup plus légère, la joie de vivre et l'amitié dominent dans cette histoire. Jefferson et Gilbert restent unis dans toutes les situations, l'amitié finit toujours par triompher.

Pour conclure, à première vue, ce roman jeunesse raconte l'histoire toute mignonne d'un hérisson et d'un cochon qui mènent l'enquête. Cependant, derrière cette fable on découvre un récit coup de poing, engagé dans la cause animalière, qui dénonce les conditions de vie dans les abattoirs et nous fait réfléchir sur la question de notre rapport aux animaux



Un livre qu'il faut lire à tout prix, que vous soyez ado ou adulte!



Clémence Holstein - 27.04.2018

Jean-Claude Mourlevat Jefferson

Jefferson, hérisson détective : le miroir de la fable

Roman jeunesse ou fable sur le vivre-ensemble, *Jefferson* fait rêver et penser. L'on voyage avec ces animaux rigolos, à plumes, à poils, à cornes, dans l'inhospitalière contrée humaine. Mais attention au miroir. C'est celui qui le dit qui y est! Et le voyage se poursuit en soi-même.

L'effet produit sur le lecteur est peut-être magique oui. Mais ce n'est pas un univers magique dans lequel Jean-Claude Mourlevat nous entraîne. *Jefferson* nous plonge dans un monde bien plutôt *fabuleux*, au sens propre du terme. Chaque personnage, sous les traits d'un animal, illustre une façon d'être, et l'auteur use habilement des caractéristiques de chaque espèce pour dresser des portraits humoristiques et touchants de chacun d'entre nous.

En ce radieux matin d'automne, le hérisson Jefferson décide d'aller chez son coiffeur se faire raffraîchir la houpette. Comment pourrait-il imaginer, alors qu'il arrive plein d'entrain au salon "Défini-Tif", que sa vie est sur le point de basculer ?

Accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, le brave Jefferson, 72 cm de frousse et de courage, est jeté dans une aventure qui le mènera, pour le meilleur et pour le pire, au pays des êtres humains.

L'on s'y retrouve, qui chez le cochon (aucune honte à cela, bien au contraire !), qui chez le blaireau, qui chez le renard, qui chez la vache, et pourquoi non ?

Les lieux avancent aussi masqués. On y redécouvre ce qu'on croyait connaître depuis toujours à travers les yeux de ce rocambolesque groupe de voyageurs animaux.

L'on s'attache à ces héros drôles tout autant que sérieux : ils mènent l'enquête pour la cause d'un innocent hérisson injustement accusé, du fait de son hérissonerie. Il sera aidé de ses compagnons de voyage, solidaires par amitié, solidaires par altruisme, prêts à faire confiance au petit hérisson pourtant presque inconnu.

Et c'est avec une grande imagination et une vraie tendresse que le roman est écrit. C'est aussi avec elles que le lecteur doit le lire, faute de quoi il passera à côté de tout son charme.

Ce roman jeunesse incite le lecteur quel que soit son âge à lâcher prise et à oublier le réalisme ambiant qui assène comme Saint Thomas que l'on ne doit croire que ce que l'on voit. L'imaginaire est donc bien un passage obligé et en cela, *Jefferson* est nécessairement enrichissant.

Fabuleux en effet car ce roman ressemble à s'y méprendre à une fable moderne. Un questionnement sur différents problèmes de société est à l'œuvre, sous le ton enjoué et primesautier du récit imaginaire. L'auteur soulève la question des apparences et des préjugés, des normes sociales et de leur défaut de sens ; il y a aussi l'épineuse affaire des abattoirs et de l'élevage de masse des animaux destinés à la consommation humaine ; sans oublier, avec encore davantage de recul, le rapport entre les espèces vivantes, entre monde animal et monde humain, les rapports de force instaurés de facto.

Tout cela est interrogé, mis en scène avec humour et distance. Le narrateur pose innocemment dans la bouche d'un écureuil ou d'autres camarades à poils, plumes ou cornes des questions importantes qui conduisent à la réflexion. On en arrive même à imaginer une planète plus tolérante. L'utopie de l'entente interespèce pointe un bout de museau.

Petits et grands sont interpellés dans leurs idées reçues. Les multiples niveaux de compréhension, point sur lequel Jean-Claude Mourlevat est fidèle à la fable, et le ton régulièrement ironique, permettent à chacun d'y trouver son compte. Et finalement, l'on se rend compte que l'imaginaire peut être plus difficile d'accès que l'intellectualité, contrairement à nos chères idées reçues, précisément.

Un riche exercice pour nous adultes. Un récit qui ouvre l'esprit pour les plus jeunes tout en nourrissant leur capacité à rêver. Ce roman jeunesse apaise et colore, le temps de sa lecture.

Rêver et penser ensemble, adultes et enfants. Les ados ne s'y retrouveront sans doute pas, l'imaginaire pur n'est "pas leur came", mais ils y reviendront, espérons grâce à nous, adultes. Quand ils auront compris que comme disait Einstein, « l'imagination est plus importante que le savoir. »

Jean-Claude Mourlevat - *Jefferson* – Editions Gallimard Jeunesse (à partir de 9 ans) – 9782075090254 – 13,50€

 $\underline{https://www.actualitte.com/article/livres/jefferson-herisson-detective-le-miroir-de-la-fable/88587}$



Le Combat d'hiver de Jean-Claude Mourlevat

30 mai 2014



Age: 12 - 15 ans

Editeur: Gallimard jeunesse: Pôle fiction - Oct. 2010 330 pages

Quatre orphelins: Miléna, Helen, Milos et Bartolomeo prennent conscience de leur identité: ils sont les enfants de résistants à la Phalange. Ce groupe, implanté dans un monde dont on ignore le nom gouverne avec tyrannie depuis une quinzaine d'années. Par ras-le-bol et par envie de liberté, tous les quatre s'échappent de leurs internats respectifs. Leur liberté devient alors une lutte contre la Phalange. Associés à des résistants, ils mèneront leur combat jusqu'à la mort dans le froid et la neige de l'hiver.

Mourlevat prend son temps, il montre, décrit, explique et raconte autour de ça. Il fait le récit de la prise de conscience d'un peuple qui

va vers la révolution. Oui, c'est ça, on assiste à la Révolution Français de 1789 sauf qu'elle est dans un futur plus ou moins proche. D'autres penseront à l'URSS, à l'Allemagne nazie, à l'Espagne Franquiste...

L'histoire en elle même est assez basique, ce n'est pas la première fois qu'un auteur évoque le passage d'un peuple dominé à la révolution. Celle que décrit Mourlevat débute tout simplement par un chant... Mais cette histoire bien que déjà vue et revue, nous passionne toujours autant. C'est un peu comme en fantasy où l'auteur fait toujours le récit du bien contre le mal et trouve, pour les plus doués, des variantes. Ici c'est le cas, Mourlevat ne va pas dans l'évidence, il fait vivre ses personnages et n'hésite pas à jouer avec leur vie.

Puis dans ce roman, on apprécie la touche un peu fantastique, en effet aux hommes se mêlent des hommes-chiens et des hommes-chevaux.

J'ai un petit regret sur la prise de conscience du peuple : tout va très vite, tout de suite tout le monde veut se rebeller et on ne comprend pas bien pourquoi. Mais l'important n'est pas là, Mourlevat passe un message dans son livre et ce message est peut-être : Ne jamais laisser son esprit être dominé par un autre. Aller de l'avant, conserver sa liberté, son humanité, son amour...

Je voudrais rentrer à la maison – Jean-Claude Mourlevat





Par Christian Grenier le Mardi 10 juin 2014, 21:00

En septembre 1962, le petit Jean-Claude Mourlevat entre en 6ème au lycée Blaise Pascal, dans une petite ville d'Auvergne. Malgré la présence de ses frères, il s'ennuie. Au sens fort du terme. C'est-à-dire qu'il est très, très malheureux et va, pendant un an, simuler mille et un maux (de tête, d'estomac, de ventre, de cœur...) pour persuader ses parents de le récupérer.

Avec un regard distancié, à la fois ironique et tendre, le narrateur évoque le bizutage, les jeux (autorisés et... interdits !), la nourriture (le singe en boîte, le potage brûlé, le chocolat anormalement délicieux), les profs aux personnalités bizarres, au comportement baroque, ses camarades hauts en couleur (qui parfois, et c'est stupéfiant... s'opposent au cruel surgé !), les injustices (parfois les coups), bref : les mille et un incidents dont un jeune interne est la victime ou le témoin.

Ce bref récit d'une année d'internat est un petit bijou de tendresse et de sensibilité. Il fera écho aux adultes qui (comme moi) ont connu l'ambiance particulière de l'internat; et semblera sans doute stupéfiant aux yeux des lecteurs les plus jeunes. Eh oui, en lisant les cinquante trois (brefs) chapitres évoquant une lointaine enfance, on peut avoir l'impression de se retrouver en compagnie du *Petit Chose* d'Alphonse Daudet, côté élève. C'était pourtant ainsi, je peux en témoigner. Etrangement, le lecteur passe du rire (ah, les « pets à répétition de Chevaleyre »... grandiose!) aux larmes. Quand le narrateur va faire pipi la nuit et observe, par le vasistas, la nature nocturne dont il est privé, l'émotion est d'une force troublante. Ce récit intimiste et précieux est comme ces médaillons qu'on porte au cou et qui contiennent une photo, un message, des cheveux: il a le parfum et la saveur inimitables de temps révolus, d'émotions minuscules qui ont pourtant profondément façonné les adultes que nous sommes devenus. Dans son introduction et sa conclusion, Jean-Claude Mourlevat évoque avec sa sensibilité particulière et des métaphores appropriées le mystère de ces souvenirs épars que le temps tour à tour met en relief ou disperse...

Lu dans son unique version, un joli Poche orné d'une superbe photo de l'auteur, dont l'expression traduit en finesse le sentiment de détresse du futur narrateur.

Jean-Claude Mourlevat

A l'occasion de la parution de « La troisième vengeance de Robert Poutifard » en Folio junior, Jean-Claude Mourlevat a répondu à toutes vos questions. [Site des Editions Gallimard]

Question $n^{\circ}1$: «Comme *Le Combat d'hiver*, votre dernier roman est un "roman de froid". C'est un climat qui vous stimule?» (Isabelle)

Après *Le combat d'hiver*, qui est un roman « de froid », j'ai voulu écrire un roman de « chaud » mais j'y ai finalement renoncé, ou plutôt j'ai ajourné le projet. C'est vrai que mon imaginaire va davantage vers le froid et ce qui va avec : la recherche du chaud, de toutes les façons. J'ai le souvenir des hivers de mon enfance, en Auvergne. Je me revois marcher dans la neige entre le village et chez nous. Il fait presque nuit, une lumière brille au loin, c'est notre ferme. La neige est profonde des deux côtés du chemin, j'ai froid aux doigts, je suis un peu inquiet. Je marche vers cette lumière, vers cette promesse de chaleur et de sécurité. Est-ce que c'est arrivé cent fois, dix fois ou bien deux seulement, je ne le sais pas, mais ça a construit quelque chose en moi, quelque chose qui me constitue maintenant. Est-ce que tu as mangé ? Est-ce que tu n'as pas froid ? Ce sont pour moi deux questions simples et pleines d'humanité. Si j'étais né sous une autre latitude, il serait peut-être davantage question d'eau et de chaleur, mais ce serait la même préoccupation.

Question n°2 : «J'ai lu avec beaucoup de plaisir et d'émotion *Le Chagrin du roi mort.* Quels territoires vous ont inspiré Petite Terre et Grande Terre ?» (Annabel)

Petite Terre serait pour moi une sorte d'Islande miniature ou même une petite île à l'ouest de l'Islande, l'île d'une île en quelque sorte, le bout du monde... Mais je ne suis jamais allé en Islande! Grande Terre serait la Scandinavie. Et le Continent serait la Russie, puis la Sibérie. Mais il s'agit dans tous les cas de paysages de littérature. La vraisemblance géographique ou climatique m'importe peu. Il s'agit d'espaces inspirés de loin par la vraie géographie, mais surtout d'espaces rêvés et inventés comme terrains d'action parfaits pour mes personnages. Concernant les noms eux-mêmes (Petite Terre et Grande Terre) j'ai dû les voler inconsciemment à la vraie géographie, en particulier à Mayotte, où je suis allé juste après avoir écrit *Le chagrin du roi mort*, mais il fait beaucoup plus chaud dans ce coin-là du monde...

Question n^3 : «Recommandez-vous la découverte de la mythologie nordique aux jeunes lecteurs ? Et si oui, pourquoi ?» (Mireille)

N'allez pas croire que je connais bien cette mythologie. Je ne suis pas spécialiste (je ne suis spécialiste de rien, et c'est sans doute pour ça que j'écris des romans !). L'idée des sagas islandaises, l'univers qu'elles évoquent et ce nom lui-même « saga » me séduisent et me fascinent, mais je me demande si leur lecture exhaustive ne serait pas en réalité très ennuyeuse ! Je me suis contenté d'extraits dans lesquels reviennent à l'infini les thèmes de destin, d'honneur et de vengeance. Parfois c'est teinté d'un humour noir assez décapant. Le style est parfaitement épuré, pas d'adjectifs, peu d'adverbes, juste des faits! Concernant l'Islande, je cajole encore ce rêve ancien d'y aller. J'imagine un pays très sauvage et austère, mais dont les paysages seraient «habités».

Question $n^{\circ}4$: «Le chagrin du roi mort fait déjà l'unanimité de la critique (comme Le Combat d'hiver) : comment procédez-vous pour toucher si juste à chaque fois ?» (Yves)

Comment répondre à une question pareille ? Au moment où on écrit (et c'est le moment déterminant), on ne fait l'unanimité de personne. Il y a juste le récit et le trou de souris par lequel il faut se faufiler pour le poursuivre. Je sais en écrivant si c'est toujours bon ou bien s'il faut revenir en arrière et recommencer. Quand j'ai plaisir à relire le dernier paragraphe écrit, quand j'en suis content, alors je sais que je peux continuer et j'écris 12 lignes de plus, puis 12 lignes encore. Être écrivain (du moins pour moi), ce n'est pas maîtriser mon sujet avec certitude et distance, mais plutôt avoir le nez dedans, ligne après ligne, constamment assailli par le doute. Et c'est après, longtemps après, si tout va bien, que les lecteurs me disent que c'est bien. Mais en réalité, je le sais déjà ! Sinon je n'aurais pas envoyé le manuscrit à mon éditeur. Toucher juste ? Il faut d'abord aller loin à l'intérieur de soimême pour toucher l'autre. Quand, dans *Le chagrin du roi mort*, j'écris à la première personne l'errance d'Aleks à la recherche de Lia, je ne doute pas une seule seconde que les lecteurs seront touchés. Et je ne souhaite pas du tout en parler avec les personnes qui ne le seraient pas.

Question n°5 : «A ceux qui vous ont lu et qui vous ont aimé, quelles lectures conseilleriez-vous ? Certaines ont-elles été déterminantes dans votre envie d'écrire ?» (Anatole)

Mon premier livre lu, en 6ème, à l'internat, c'est *Robinson Crusoé*. Je me rappelle très nettement m'être dit : "ah bon, ça peut faire ça, un livre ?" Parmi les autres grands livres de ma vie, je parle des classiques, il y a : *Le château* de Franz Kafka (et ses 2 autres romans), *Don Quichotte* de Cervantès, *La ferme des animaux* de George Orwell. Mais la liste serait longue. Je suis grand lecteur et je découvre sans cesse des livres qui me touchent. Le dernier, c'est *La pluie avant qu'elle tombe* de Jonathan Coe. En littérature de jeunesse, je recommande bien entendu Roald Dahl, magnifique conteur d'histoires. Avec lui, c'est presque gagné d'avance.

Mais il est difficile de choisir pour les autres. J'aimerais avoir l'art, comme l'ont certaines personnes, de mettre le bon livre dans les bonnes mains, au bon moment ! Ce n'est pas si facile.

Question n°6 : «Avec mes élèves, nous lisons *Kolos et les quatre voleurs*. Les enfants apprécient énormément ce livre. Nous nous demandons pourquoi les voleurs ne portent pas de nom : on les appelle 1er voleur, 2ème voleur... Ce sont pourtant eux les personnages principaux de l'histoire, et de surcroît Kolos meurt à la fin! Merci de nous éclairer sur votre choix.» (Les CP-CE1 de Criquetot et leur maîtresse)

Est-ce que cela leur apporterait beaucoup d'être nommés ? Je n'en suis pas certain. Être appelé «premier voleur», «deuxième voleur» etc. leur confère un rôle et une fonction, comme dans une pièce de théâtre. Ça donne une clarté à l'histoire. Et une musicalité aussi. Quand je la lis à voix haute, j'aime bien dire ça «le premier voleur, le deuxième voleur etc». Quand à la mort de Kolos, elle est drôle, non ? Vous pensez que je n'aurais pas dû le nommer si c'était pour le faire mourir ? Vous avez peut-être raison. Il est connu qu'il ne faut pas nommer un animal destiné à être mangé !

Question $n^\circ 7$: «Vous avez été professeur d'allemand. Pourquoi cette langue ? Et votre métier d'enseignant vous manque-t-il parfois ?» (Elise)

Je suis devenu professeur d'allemand par hasard. J'avais fait allemand première langue et j'ai poursuivi jusqu'au CAPES. J'ai enseigné pendant 5 ans avec bonheur et j'ai démissionné. C'était il y a plus de 25 ans, un quart de siècle! Ma vie professionnelle a surtout été le théâtre puis l'écriture. Pourtant cet image d'ex-enseignant me poursuit! Mais je ne regrette rien. Aujourd'hui je traduis des romans de l'allemand au français et j'y prends beaucoup de plaisir.

Question n°8 : «Vos livres ont un réel succès auprès des jeunes, mais avez vous déjà pensé à écrire pour les "adultes" ?» (Anonyme)

Je reçois beaucoup plus de courrier d'adultes que d'enfants. En écrivant pour la jeunesse» je touche de nombreux adultes, davantage peut-être que si j'étais publié pour eux ! Au moment où j'écris un roman, je pense très peu à un destinataire enfant. Je pense à l'histoire que je raconte. *Le combat d'hiver*, *Le chagrin du roi mort* sont des romans tous publics je pense. Mais cela n'empêche pas que j'écrive dans l'avenir un roman résolument pour les adultes, c'est à dire où je pourrais aller au bout de la complexité, du trouble, et dans lequel je ne craindrais pas de perdre mon lecteur de 12 ans par des références qui lui échapperaient. Dernières parutions

La Troisième vengeance de Robert Poutifard

Comment occuper sa retraite quand on a été toute sa vie instituteur en CM 1 ? Robert Poutifard n'a qu'une idée en tête : se venger de ses anciens élèves. Leur faire enfin payer ces années de chahut et d'humiliation ! Une histoire méchamment drôle pour savourer les coups les plus tordus et les situations les plus atroces !

- Prix Chronos littérature (catégorie 6e-5e).
- Prix Bernard Versele (catégorie 5 chouettes).
- Prix Beaugency, à l'occasion du Salon du livre pour la jeunesse.
- Prix des Collégiens de l'Estuaire / cat. 6e-5e (collèges de la région de St Nazaire).
- Prix Inter-Collège / niveau 6e-5e) (collèges de l'Essonne).
- Prix Graines de Lecteurs de Billère (Région Pau-Pyrénées).



Livres ayant été sélectionnés pour le prix des Incos

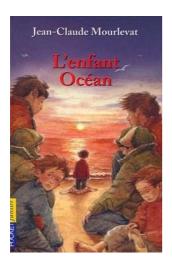
- Le combat d'hiver (19^e Prix, 3^e / Lycée)
- L'Homme qui ne possédait rien (15^e Prix, CE2 / CM1)
- *Hannah* (15^e Prix, CM2 / 6^e)
- La rivière à l'envers (13^e Prix, CM2 / 6^e)
- Le jeune loup qui n'avait pas de nom (11^e Prix, CP)
- L'enfant océan (11^e Prix, CM2 / 6^e)



18 novembre 2014

L'enfant Océan - Jean-Claude Mourlevat.

« À ce moment-là, j'ai su qu'on s'en sortirait. »



Auteur: Jean-Claude Mourlevat.

Éditions : Pocket Jeunesse. Genre : Jeunesse, Drame. Année de sortie : 1999. Nombre de pages : 152.

Synopsis: « Une nuit, Yann réveille ses six frères aînés, tous jumeaux. Il faut fuir : leur père a menacé de les tuer. Irrésistiblement attirés par l'Océan, les sept enfants marchent vers l'Ouest. De l'assistante sociale au routier qui les prend en stop, du gendarme alerté de leur disparition à la boulangère qui leur offre du pain, chacun nous raconte à sa façon un peu de leur incroyable équipée. »

Mon avis:

C'est le livre mystère du 13 du mois de novembre, que j'ai fini avec justesse (et un mini retard je l'avoue, mais bon). J'étais pas plus tentée que ça au début, puis je me suis dit qu'il fallait que je m'y mette, et c'est ce que j'ai fait. J'ai bien fait car je m'attendais à tout sauf à ça, c'était une découverte vraiment sympathique, ainsi que dramatique.

On se plonge dans une histoire aux allures d'un conte que nous connaissons tous : le petit Poucet. Ici nous avons les 7 frères, les parents qui veulent abandonner leurs enfants, et on se rend compte que l'histoire suit exactement le même fil que le conte. Bien que le petit Poucet ici, c'est Yann, un enfant si petit que personne ne connaît son âge. Je me suis attachée à lui, oui et non, pour tout vous dire. Car il est muet, et j'ai eu du mal à connaître ses pensées. Mais à un moment on lit certaines choses, et on se dit que ce personnage ne peut être qu'attachant. Ainsi que ses six frères, c'est une évidence.

Le récit est très bien mené. À chaque chapitre nous découvrons un petit passage de l'histoire, vu par tel ou tel personne qui a croisé la route des 7 frères. Une idée fort sympathique qui nous permet de découvrir les points de vues de plusieurs personnes, ainsi que de comprendre que d'autres ont des avis horrifiants, hallucinants, et l'on se dit que c'est impossible de penser des choses aussi affreuses.

J'étais avec les enfants, sur ce périple, cette fuite du foyer familial. J'ai suivi leurs traces comme s'ils avaient laissé des cailloux blancs sur le chemin, et j'ai été émue, touchée, émerveillée par tant d'amour fraternel. La plume de l'auteur nous emmène dans ce monde, vers cet océan. Voir des enfants vivre dans des conditions aussi pitoyables mais avec tant de courage, c'est beau. Voir que certains veulent les aide, c'est magnifique. Mais voir que d'autres ont de bien trop grands préjugés, c'est juste.. tellement dommage, terriblement énervant. *Une histoire sur la vie*, une histoire sur l'amour, qui nous touche et nous effraie, qui peut nous faire rire comme nous faire pleurer.

Je ressors donc de cette lecture avec un avis positif, et même si ce roman n'est pas un coup de cœur je le conseille énormément à tous les plus jeunes comme tous les moins jeunes, car c'est un récit poignant que je ne peux que conseiller de lire. J'ai beaucoup réfléchi, et j'ai beaucoup songé à ce que j'ai lu. Tellement de questionnements et de remise en cause. Un tout petit livre qui paraît innocent mais qui fait beaucoup, bien plus que ce que l'on pourrait imaginer.

Une histoire poignante, touchante et perturbante

L'enfant Océan de Jean-Claude Mourlevat



L'enfant Océan de Jean-Claude Mourlevat

Catégorie(s) : Enfants \Rightarrow 10-12 ans

Critiqué par Lomillion, le 30 septembre 2005 (Inscrit le 26 juillet 2005)

A la poursuite de l'amour

Voici un petit livre qui se lit à la volée.

Petit dernier d'une fratrie de sept garçons, Yann a 10 ans. Il est le seul de ses frères à ne pas avoir son jumeau. Contrairement à eux, il aime étudier et lire. Mais la principale particularité qui le différencie de ses autres frères tient à sa taille minuscule et à son caractère rebelle. Une nuit glaciale et pluvieuse de novembre, Yann décide tous ses frères à fuir la ferme familiale pour échapper aux cruautés et injustices de ses parents. Son autorité, son sens de l'orientation et sa débrouillardise l'imposent immédiatement comme guide et chef de la petite troupe, qu'il a décidé d'entraîner vers l'océan, l'océan Atlantique qu'aucun d'eux n'a jamais vu.

Les difficultés et embûches de leur périple rendront chaque instant qui les éloigne de chez eux, plus unis, soudés et solidaires.

Cette ode à l'amour se lit comme un cri. Amour gauche et incompris des parents. Amour ineffable du frère pour son jumeau. Et énergie de l'amour de chacun des frères les uns pour les autres. Le respect de la différence, la tolérance et la solidarité sont le canevas de ce très beau petit livre. L'une de ses qualités premières est d'offrir aux lecteurs, un regard différent tout au long de l'aventure des sept frères. En effet chaque personnage dévoile son point de vue au cours des chapitres successifs.

Ce mode narratif rend la lecture de « L'Enfant Océan » objectivement intéressante et permet aux plus jeunes de lire et comprendre des raisonnements et réflexions différents. En rentrant tour à tour dans la peau de chacun des acteurs de l'histoire, Jean Claude Mourlevat aide son lecteur à percevoir la richesse des émotions et la force des sentiments.

Amusant et quelquefois drôle, le ton ne nous éloigne cependant pas du sujet de la place de l'enfant parmi les adultes, de sa reconnaissance en tant qu'individu au sein du groupe et de son ouverture nécessaire au monde et aux autres.

A mettre entre toutes les mains ! Animé. Touchant. Coloré. Fort. Indispensable !!

http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/9798

Jean-Claude MOURLEVAT

Bibliographie sélective

Jefferson J-C Mourlevat - A. Ronzon Gallimard Jeunesse 2018 Roman 11ans -->

Le garçon qui volait J-C Mourlevat-Marcelino Truong Gallimard Jeunesse 2012 Roman 11ans -->

Terrienne J-C Mourlevat Gallimard Jeunesse 2011 Roman 13 ans -->

Le chagrin du roi mort J-C. Mourlevat - J. Jolivet Gallimard Jeunesse 2009 Roman 12ans -->

Le Combat d'hiver J-C Mourlevat Gallimard Jeunesse 2006 Roman 13ans -->

La troisième vengeance de Robert Poutifard J-C Mourlevat Gallimard Jeunesse 2004 Roman 9ans -->

L'homme qui levait les pierres J-C Mourlevat Th.Magnier 2004 Roman 7 ans -->

La ballade de Cornebique J-C Mourlevat-Clément Oubrerie Gallimard Jeunesse 2003 12 ans -->

L'homme à l'oreille coupée J-C Mourlevat Th.Magnier 2003 Roman 7 ans -->

L'homme qui ne possédait rien J-C Mourlevat Th. Magnier 2002 Conte 7 ans -->

Hannah J-C Mourlevat Pocket Jeunesse 2002 Roman 11 ans -->

La rivière à l'envers J-C Mourlevat Pocket Jeunesse 2000 Roman 11 ans -->

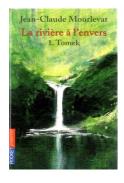
Le petit royaume J-C Mourlevat N. Claveloux Mango jeunesse 2000 Album 7 ans -->

L'enfant océan J-C Mourlevat Pocket Jeunesse 1999 Roman 9 ans -->

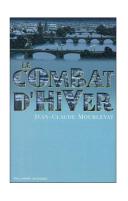
Le jeune loup qui n'avait pas de nom J-C Mourlevat - J-L Benazet Milan 1998

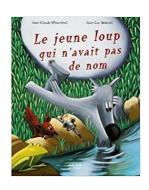
Histoire de l'enfant et de l'oeuf J-C Mourlevat - F. Teyssèdre Mango jeunesse 1997

Martine Cortes pour le CRILJ novembre 2018











Jean-Claude Mourlevat

L'enfant Océan